VOLUME I. WINNIPEG, MARDI, 18 NOVEMBRE 1913 NUMERO 27

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

DIEU ET MON DROIT

Rédaction et Administration:
619 AVE. McDERMOT
Télephones - - Garry 4264-4265

DEUX PROGRAMMES

Si les longs discours programmes sur la politique provinciale et une recrudescence d'acrimonie dans les discussions veulent dire quelque chose, nous aurons dans un avenir assez rapproché des élections provinciales.

Il y a une quinzaine, Sir Rodmond Roblin exposait au long la politique de son ministère. La semaine dernière M. Norris, chef de l'opposition, suivait son exemple. Non moins longuement, il faisait l'exposé de sa politique. Le *Telegram* nous a donné le texte du discours du premier ministre et le *Free Press* celui du discours de M. Norris.

* * *

Pour nous catholiques, la question financière, quelle que soit son importance, ne vient qu'en second. Elle cède le pas à la question de l'éducation. Par l'attention que lui ont consacré l'un et l'autre orateur, il est certain qu'on l'agitera fortement à la prochaine élection et que son rôle sera des plus importants.

Le premier ministre a sans ambages nié la nécessité d'une loi d'instruction obligatoire, réclamée par M. Norris et ses partisans. A l'aide d'arguments fournis par le bon sens, la pédagogie et déjà invoqués par Sir Oliver Mowat, ancien premier ministre libéral d'Ontario, il a défendu et justifié le système des écoles bilingues. Quant aux amendements Coldwell, rien de neuf. Il s'est contenté de dire qu'ils furent votés par la législature afin de permettre au Bureau des Ecoles de Winnipeg de louer les écoles catholiques et de les administrer sous l'empire de la Loi des Ecoles Publiques. Comme écoles neutres, en tout semblables aux écoles publiques actuelles de Winnipeg, ou comme écoles tel que demandé dans la requête des catholiques de Winnipeg au Bureau des Ecoles, Sir Roblin ne l'a pas indiqué. Rien, dans son discours, ne permet d'inférer quoi que ce soit sur ce sujet.

* * *

Ce que pense, ce que fera M. Norris, si les électeurs lui donnent le pouvoir, nous le savons. Non que nous voulions dire qu'il ne fera ni plus ni moins que ce que mentionne son programme. Avec les politiciens, quels qu'ils soient il faut toujours compter sur une large marge.

M. Norris a longuement énoncé les divers articles de son programme. En terminant il les a résumé comme suit:

1o—Le maintien de l'école nationale dans toute son intégrité.

2o—Le rappel des amendements Coldwell.

3o—Le vote et la mise en vigueur d'une loi d'instruction obligatoire.

4o—Que l'anglais soit un élément essentiel de l'éducation de tout enfant au Manitoba.

5o—Qu'il soit obligatoire d'enseigner l'anglais à tout enfant fréquentant une école publique au Manitoba.

6o—Une université d'état.

Comme on en peut juger, c'est assez radical.

Nous nous contentons d'exposer simplement cette semaine les grandes lignes du programme de MM. Roblin et Norris. La semaine prochaine, nous y reviendrons et étudierons tout particulièrement quelques-unes des réformes que prêchent M. Norris.

POURQUOI PAS AU MANITOBA

M. le Commandeur Alphonse Desjardins a accepté l'invitation des Grain Growers de venir dans l'Ouest faire de la propagande en faveur des Caisses Populaires. Il nous fait plaisir de voir qu'on commence à apprécier l'oeuvre bienfaitrice de M. Desjardins.

Il n'y a pas de doute que la puissante organisation des Grain Growers a été amenée à cette démarche par l'influence, au moins indirecte de notre ancien Gouverneur-Général, Lord Grey.

En effet, Lord Grey est un admirateur et un ardent promoteur du Crédit populaire.

Il prit une part active à l'organisation des Caisses Populaires en Irlande. Devenu Gouverneur du Canada, il vit le travail de M. Desjardins, et l'admira. Il l'encouragea de la parole et de l'exemple, se faisant inscrire sociétaire dans la Caisse Populaire de Lévis.

Lord Grey appartient encore à la C. P. de Lévis, et au mois d'août dernier, il envoyait à M. Desjardins une lettre de félicitations et d'encouragement, pour son oeuvre, et s'estimait heureux de compter encore au nombre des sociétaires de la C. P. de Lévis.

Un jour donc, notre ancien Gouverneur reçut une importante délégation de Grain Growers.

Entre autres avis, il les engagea à favoriser le crédit populaire et les sociétés coopératives: et dans ce but il leur présenta un volume de l'économiste anglais Horace Plunkett, sur le Mouvement Coopératif et les Banques Populaires en Angleterre.

L'Association des Grain Growers a compris l'importance exceptionnelle de la chose. Elle a suivi le travail de M. Desjardins et ne voyant pas d'institution économique mieux appropriée aux besoins de nos classes rurales, elle a prié M. Desjardins lui-même de venir implanter son oeuvre dans l'Ouest.

Mais, si je ne me trompe, M. Desjardins va dans les provinces de l'Ouest: la Saskatchewan et l'Alberta, sans qu'il soit fait mention du Manitoba.

Et nous, du Manitoba, que faisons-nous?

Laisserons-nous ce véritable ami et bienfaiteur du peuple passer à nos portes sans au moins l'inviter à nous parler de son oeuvre? N'aura-t-il pas l'occasion de jeter en terre manitobaine la fertile semence de ses conceptions économiques?

L'occasion serait belle pour quelque député, soucieux du bien du peuple, d'engager le gouvernement manitobain à retenir les services de cet homme d'expérience, qui a tant contribué à améliorer le sort des classes agricoles et ouvrières dans Québec, par la fondation du Crédit populaire.

L'expérience des Caisses Populaires est faite.

Puisqu'on aime tant parler amélioration, progrès, prospérité, travaillons-y donc efficacement, surtout lorsqu'il n'en coûte que de la bonne volonté.

Partout où on a établi des C. P., on a été émerveillé de leur utilité. Partout elles ont été un succès. Il est inoui qu'une seule C. P. ait succombé sous le coup d'une crise financière, comme ça été le sort d'un si grand nombre des banques, par exemple lors de la crise qui sévit aux Etats-Unis en 1907.

L'oeuvre de M. Desjardins a attiré l'attention des économistes les plus sérieux, à l'étranger: sa renommée a franchi nos frontières.

Qu'en pense-t-on par exemple, aux Etats-Unis, le pays reconnu de tous comme possédant le génie des affaires et du progrès matériel? Il y a trois ou quatre ans, le Commissaire des Banques du Massachusettes, M. Arthur Chapin, invitait, au nom du gouvernement, M. Alphonse Desjardins à venir pendant quatre mois propager ses idées et fonder des Caisses Populaires.—Résultat: Après avoir constaté les services rendus par les C. P. déjà établies, l'Etat du Massachusettes vota une loi, calquée sur celle de Québec, où les C. P. sont régies depuis 1906 par la loi des Syndicats.

Le branle est donné: cette première démarche du Massachusettes entraine les Etats voisins. Voilà que la législature de New-York a rédigé une loi semblable, et n'attend que sa prochaine réunion pour la voter.

Le président actuel des Etats-Unis, ainsi que son prédécesseur, s'intéressent à ce mouvement et le favorisent. Reconnaissant la compétence de M. Dèsjardins, ils n'hésitent pas à recourir à ses lumières.

En décembre dernier le président Taft invitait M. Desjardins à aller rencontrer à la Maison Blanche les Gouverneurs des différents Etats américains pour leur exposer ses vues sur l'organisation du Crédit agricole. (1)

En même temps M. C. Reiley, chargé par le Gouvernement de l'Etat du Wisconsin d'étudier les moyens d'améliorer la situation économique des classes laborieuses, s'adresse à M. Desjardins. Il le félicite du succès "merveilleux des Caisses Populaires". Il affirme que "le peuple du Canada doit à M. Desjardins une dette immense de reconnaissance", parce "qu'il est assurément pour lui un grand bienfaiteur". Puis M. Reiley parle du projetde loi en faveur des classes ouvrières, qu'il est à rédiger, et qu'il soumettra *à M. Desjardins* pour recevoir "ses avis ou conseils" à ce sujet.

Toujours dans le même but d'améliorer le sort des classes rurales, le Gouvernement de Washington a formé une commission présidée par le Dr Carver, du Ministère de l'Agriculture. Cette importante délégation américaine parcourt actuellement l'Europe, faisant enquête sur le mouvement coopératif européen.

Une de ses premières démarches a été une entrevue avec une autorité anglaise en matière économique: M. H. W. Wolff, dont la compétence est universellement reconnue. Or M. Wolff a *insisté* sur ce fait "auprès des Américains, que le type de banque populaire Desjardins est celui qui promet le mieux pour les Etats-Unis."—C'est M. Wolff lui-même qui écrit cela *en français*.

M. Wolff a répété la même chose à M. Myron T. Herrick, ambassadeur des Etats-Unis à Paris. Ce M. Herrick, un économiste de renom, prépare sur ce sujet un livre, où il réserve une place d'honneur à M. Desjardins dont les banques rurales serviraient "d'excellents modèles" à celles des Etats-Unis, au dire de M. Wolff.

A l'exposition que l'on prépare pour l'ouverture du Canal de Panama, se tiendra un Congrès sur le Crédit Coopératif et déjà un rôle important y a été assigné à M. Desjardins.

N'es-ce pas un grand honneur pour nous, qu'un compatriote Canadien-français se soit fait, en matière économique et sociale, une réputation qui le place en vue chez nos voisins, et jusqu'en Europe? D'un autre côté ne devrait-ce pas être un sujet de confusion qu'on apprécie chez nous, si peu, l'oeuvre bienfaisante et patriotique de ce dévoué concitoyen.

C'est un des nôtres dont nous n'apprécions pas la valeur, tandis que le Gouvernement Américain, toujours pratique, s'empresse de bénéficier de ses talents et de ses lumières.

M. le Commandeur A. Desjardins a un défaut qui lui est très préjudiciable chez les Canadiens. Il est la victime de son dévouement. Il s'obstine à vouloir donner gratuitement ses services, refusant toute rénumération. Or, cela ne va pas avec notre éducation politique, vénale.

Aujourd'hui on n'apprécie les hommes et les choses que d'après ce qu'ils coûtent, argent sonnant.

Que M. Desjardins reçoive du Gouvernement un salaire annuel de $5,000, on commencera à croire qu'il y a du bon dans les Caisses Desjardins. Qu'il exige, pour sa campagne économique, $10,000, et on appréciera son oeuvre. Qu'il cesse tout-à-fait de se sacrifier pour le bien du peuple, qu'il ne consente plus à ouvrir la bouche en public pour moins de $200 par discours sans compter $1 ou $2 du mille pour ses frais de transport, avec une pension de $25,000 par an: oh! alors, tout le public sera ravi. On dira que ses paroles sont d'or, que cet homme est une puissance, un génie, une sorte de nouveau Messie: et des coins les plus reculés du pays on réclamera ses services, que l'on trouvera, d'ailleurs, toujours trop bon marché...

Oh! la belle éducation, la belle logique!

Lequel de nos députés manitobains secondera la démarche des Grain Growers et prendra l'initiative de faire voter par la législature une loi régissant les banques populaires, communément connues sous le nom de Caisses Populaires Desjardins?

Qu'il s'abouche avec M. Desjardins et ne craigne pas de lui faire exposer ses vues devant l'assemblée législative. Car M. Desjardins est l'un de ces nombreux Canadiens de l'Est qui s'exprime avec la même aisance devant un auditoire français ou anglais.

En attendant nous souhaitons à M. le Commandeur Desjardins le plus grand succès dans sa future campagne de l'Ouest.

J.-C. ST-AMANT, Ptre.

(1) Voici le texte (traduction française) de la lettre reçue par M. Desjardins:

Secrétariat d'Etat, Washington, 2 décembre 1912.

Monsieur,

Par ordre du Président, j'ai l'honneur de vous inviter à être présent à la Maison Blanche, à trois heures de l'après-midi, samedi, le 7 décembre, à l'occasion de la Conférence des Gouverneurs d'Etat avec le Président, au sujet du Crédit Agricole.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre obéissant serviteur,

P. M. KNOX.

(Signé) *W. Wilson*,

Sous-Secrétaire d'Etat.

M. Alphonse Desjardins,

Lévis, Province de Québec, Canada.

La Maison qui Meurt

Vous la reconnaitrez en passant sur la route;
Elle est silencieuse, on ne sait depuis quand!
Des vieux vous diront bien qu'il s'est fait un encan
Chez elle, en "trente sept", et que sa vielle voûte
Fut faite d'épinette et blanchie à la chaux.
Mais ils ne savent rien de plus sur son histoire...
Si vous entr'ouvrez les volets de pruche noire
Qui, depuis bien longtemps ont tenu ses yeux clos,
Vous saurez la détresse où la plongea naguère
Le départ de tous ceux qu'elle a vu naitre au jour
Et chanter et sourire et se parler d'amour
Avant d'aller mourir sur la terre étrangère.
Elle vous parlera des nids et des berceaux
Qu'elle sut protéger contre l'intempérie;
Elle évoquera même un vieux qui la chérie
Parce qu'elle est le fruit de ses vaillants travaux.

JACQUES DESILETS.

LITTERATURE CATHOLIQUE

Un groupe de catholiques anglais de Montréal vient sous la présidence d'honneur de Mgr Bruchési, de former une ligue—Catholic Litterature League—pour la propagation et la dissémination dans tout le Canada de la littérature anglaise catholique.

Cette ligue débutera par l'établissement à Montréal d'un dépot central de publications catholiques, sous forme de brochures, de magazines, de traités, de périodiques de tous genres et à des prix accessibles à la masse du peuple dans les grands et petits centres populeux de chaque province. On se servira à cette fin de bibliothèques miniatures que l'on installera dans les églises, les écoles, les clubs et autres institutions publiques; on organisera dans les campagnes un système de bibliothèques roulantes au bénéfice de ceux qui ne peuvent atteindre les centres publics.

* * *

Nous félicitons nos frères catholiques anglais de cette initiative. La propagation des bonnes lectures est de la part des laïques l'un des plus efficaces moyens de contribuer à la défense active du catholicisme.

Il ne faut pas se le cacher, de jour en jour croît la puissance de l'imprimé au service du bien ou du mal.

Favoriser par une copieuse littérature catholique, née au Canada ou en France, nous pouvons éviter facilement la lecture des mauvais auteurs. Mais tel n'est pas le cas de nos concitoyens anglais catholiques. De tous côtés, ils sont pénétrés par une littérature protestante. Rares sont les auteurs anglais catholiques. Cela s'explique par le triomphe de la réforme.—C'est depuis le 16me siècle qu'est née la littérature anglaise.

Il y a soixante ans, le cardinal Newman pouvait dire: "Tous les grands écrivains de la nation, la copieuse littérature de nos jours et la presse publique prêchent le protestantisme. Protestantisme, nos universités; protestantisme, nos écoles supérieures, primaires et modèles. Dans tout le pays, circule sans discontinuité et sans relâche le protestantisme, 365 jours par année, du matin au soir. Durant près de trois siècles, ce fut presque l'une des fonctions de notre vie nationale."

Le cardinal Newman prononçait ce sévère jugement, il ya déjà soixante ans.

Le 8 mars dernier, *The Tablet*, organe de Mgr Bourne, archevêque de Westminster, ne se montrait pas moins sévère.

"L'immense majorité," écrivait *The Tablet*, des ouvrages anglainettement religieux sont d'origine et de tendance protestantes et beaucoup d'eux sont d'un anti-catholicisme agressif. Naturellement, il y a eu une certaine décadence du vieux système de polémique anti-papiste. D'un autre côté nous devons compter avec de nouveaux ennemis rationalistes et d'un caractère plus dangereux et plus perfide... D'où, en dépit des progrès des dernières soixante années, les catholiques parlant une autre langue ont des raisons de considérer la langue et la littérature anglaises comme des forces dangereuses et hostiles."

The Fortnightly Review, novembre 1913, attribuait aux lectures protestantes—revues, journaux ou périodiques—une partie des pertes de l'Eglise catholique aux Etats-Unis.

Cela n'est que naturel. Vous ne pouvez frayer quotidiennement avec des auteurs protestants, vous ne pouvez les lire continuellement sans vous former une mentalité protestante, sans amoindrir et rapetisser vos croyances catholiques, sans recevoir en vous un peu de l'hostilité latente au catholicisme que comporte toute oeuvre protestante.

* * *

La hauteur de l'obstacle à vaincre ne fait que rendre plus méritoire l'oeuvre de nos frères catholiques anglais.

La nécessité fera certainement germer une littérature anglaise catholique. Bien que rares, le catholicisme anglais possède déjà des écrivains de valeur. Malheureusement ils sont peut-être trop accaparés par la nécessité de la lutte pour se consacrer à la littérature populaire proprement dite. Mais par contre, il sera toujours loisible aux catholiques anglais d'exploiter le riche et inépuisable filon de la littérature catholique française.

AUX INDES

L'opposition des habitants de la Colombie Anglaise et de l'Australie à l'admission chez eux des immigrants indous remet en discussion l'un des plus importants problèmes de la politique coloniale anglaise. L'indou, sujet britannique et qui souvent a servi de longues années dans l'armée anglaise, devra-t-il se résigner à demeurer dans son pays d'origine parce que sa couleur, ses coutumes, ses croyances et surtout sa concurrence ne plaisent pas aux blancs de la Colombie Anglaise et de l'Australie.

Quelle que soit la solution de ce problème, elle ne sera pas sans créer de graves mécontentements chez le perdant quel qu'il soit.

* * *

L'Inde! Ce n'est pas sans une certaine appréhension que des hommes d'état anglais voient les Indous se développer intellectuellement, se nationaliser et réclamer l'exercice de leurs droits de citoyens britanniques.

Immense colonie de 1,800,000 milles carrés, pouvant contenir quinze fois la Grande Breagne, formant un sixième de l'empire britannique, 300,000,000 millions d'êtres différents par la langue et la religion de leurs maîtres—une infime minorité—y vivent, divisés en de nombreuses castes mais prenant peu à peu conscience de leur nationalité et se pénétrant au moins dans les couches intellectuelles de la valeur du gouvernement représentatif.

Ce réveil national ne se manifeste que depuis quelques années. Aux uns, il semble une menace, aux autres, de peu d'importance. Les congrès nationaux, dont le premier fut tenu en 1886, les protestations violentes qui marquèrent le partage du Bengale font soupçonner les progrès de l'idée démocratique dans la masse du peuple.

D'aucuns ont cru que des études faites en Angleterre transformeraient les étudiants indous et les déracineraient. Ce fut le contraire: ces étudiants revinrent plus indous, plus nationalistes qu'avant leur départ. Dans les universités anglais, ils ont appris à connaître le gouvernement représentatif. Maintenant ils demandent l'émancipation de leur pays, sa participation à l'administration de la chose publique et une plus grande part des positions gouvernementales.

A la vérité ces fervents du parlementarisme ne représentent qu'un petit groupe. Eux seuls croient leur pays mur pour jouir du régime parlementaire. Les résidents européens sont convaincus que le bien-être, le développement et la prospérité de l'Inde exigent qu'elle demeure sous la tutelle anglaise.

Ces deriners ont probablement raison. Mais il faut toujours compter avec le chauvinisme des peuples, avec leur haine de l'étranger. Cette haine peut ne pas être visible à fleur de peau, refrénée par une forte administration. Il semble même qu'elle s'avive et se traduise plus aisément en actes chez la jeune génération qui s'en est allée puiser son éducation en Angleterre. Et comme dans tant d'autres pays, sous la domination étrangère, la population indigène attribue à ses maitres tous les malheurs qui la frappent. C'est peut-être la répercussion de ces malheurs, doublée souvent d'une haine religieuse séculaire et soigneusement entretenue dans les serres chaudes des vieux temples indous, qui est le plus à craindre et qui sera fatale aux maîtres.

* * *

Combien l'Inde est impressionnable, combien facilement germera chez elle les idées de révolte on en peut juger par une courte dépêche que publiait samedi le *Telegram*.

L'Ulster menace de se révolter si le gouvernement anglais vote le Home Rule. Une lettre de Sir West Ridgeway nous apprend que ces idées de révolte prêchées par Carson et ses congénères dans l'Ulster y ont une importante répercussion. En cas de guerre civile, en cas de soulèvement du peuple indou contre le gouvernement anglais, dit-il, on peut être sûr qu'on verra les rebelles recourir à tous les arguments des agitateurs de l'Ulster non-seulement en faveur de la révolte mais encore du refus des troupes indoues de la couronne de combattre contre leurs concitoyens.

Sir West Ridgeway recommande à ses compatriotes de bien peser leurs actes et paroles, de penser au salut de tout l'empire et non pas d'une parcelle.

* * *

Le Japon est maintenant une grande nation. La Chine, après avoir probablement subie de nombreuses révolutions, le deviendra sûrement. Elle se réveille lentement de sa longue léthargie. Peut-être verrons-nous dans un avenir assez rapproché le réveil de l'Inde.

SOUSCRIVONS

Nous apprenons que l'histoire de la paroisse de Saint-Pierre Jolys qui doit être imprimée chez les Rév. Soeurs Franciscaines de Marie à Québec va inaugurer une magnifique machine à composer que ces bonnes soeurs viennent d'acheter. En ce moment, on termine à Toronto les électros des vingt et une gravures hors texte qui doivent orner ce beau volume.

On souscrit dès maintenant chez les Rév. Soeurs Franciscaine Missionnaires de Marie, 180 Grande Allée, Québec, ou chez l'auteur Rév. J.-M. Jolys, curé, Saint-Pierre Jolys, Man.

Le volume bien relié $1.50.

Le mot *sage* dit à un enfant est un mot qu'il comprend toujours, et qu'on ne lui explique jamais.

Quand l'esprit est rentré dans une vérité dont il était sorti, il ne la quitte plus.

BOOLAGE ET PARJURE

De tous les chancres dont la politique et les politiciens ont inoculé le virus à notre population, jadis si respectueuse de la foi du serment, il n'en est pas qui ait fait de pires ravages que le parjure. L'amour du gain, l'oblitération du sens de l'honneur, la lâcheté morale grandissante sont venus accroître le mal. Ils sont nombreux les soi-disant "honnêtes gens" qui, pour s'assurer un gros bénéfice ou pour échapper aux conséquences de leurs actes, n'hésitent nullement à mentir en invoquant le nom du Dieu de vérité.

L'origine lointaine du mal, c'est la multiplicité des serments inutiles ou appliqués à des matières de peu d'importance. C'est l'un des vices des lois anglaises et américaines. En exigeant le serment à tout propos et hors de propos, elles le vulgarisent et lui enlèvent son caractère de solennité. Sur toutes les tables des bureaux publics traîne une bible crasseuse qu'un fonctionnaire pousse à tout venant comme il lui présente l'encrier ou l'éponge à compter les billets de banque. On fait signer aux gens des déclarations et des formules imprimées, et on leur fait attester sous la foi du serment des faits qu'ils n'ont pas et ne peuvent pas contrôler. Ils s'habituent peu à peu à voir dans le serment usuel, selon l'expression longtemps fameuse d'un homme public, du reste fort honorable, une formule "banale".

L'abus devient plus grave dans comme dans les déclarations à la les cas où l'on place le signataire entre son intérêt et sa véracité, douane, par exemple.

Mais c'est l'application des lois électorales qui a le plus contribué à faire dégénérer la négligence et l'abus en véritable crime contre Dieu et les hommes. C'est pourquoi je n'hésite nullement à rejeter la responsabilité du mal sur les épaules des politiciens, déjà si chargées pourtant.

A mesure que gouvernements et parlements multipliaient les pénalités contre la corruption et les fraudes électorales, ministres et députés en tant que manipulateurs d'élection, s'ingéniaient à ravaler davantage le sens moral du peuple et à lui apprendre par quels détours éluder les lois qu'ils avaient faites. Or, dans les lois électorales comme dans toutes les autres lois administratives de tradition anglaise, tout vient aboutir au serment: serment des fonctionnaires du scrutin, serment des agents du candidat, serment des électeurs soupçonnés de corruptibilité ou de fraude, serment des pétitionnaires qui demandent l'invalidation de l'élection ou la punition des coupables, serment de tous les témoins dans les poursuites qui s'ensuivent; etc., etc. D'autre part, "l'intérêt du parti" et celui des politiciens commandent de gagner les élections par n'importe quel moyen, d'éviter à tout prix l'invalidation et d'assurer l'impunité aux violateurs de la loi.

Les politiciens se sont donc constitués professeurs de parjure, et ils l'ont prêché par la parole, par l'exemple et par l'intimidation. Ils ont appris aux fonctionnaires du scrutin à violer leur serment d'office; ils ont habitué des électeurs qu'ils achètent à se parjurer pour ne pas perdre leur vote; ils ont enseigné aux "organisateurs" d'élections à mentir impunément devant les tribunaux.

Il ne se fait pas une élection générale sans qu'il se commette plusieurs milliers de parjures, avant, pendant et après le scrutin. Et comme les violateurs du serment se partagent à peu près également entre les deux camps, ils sont virtuellement assurés de l'impunité. Le parti au pouvoir qui tient le glaive de la justice, a grand soin de ne pas toucher a ses adversaires afin d'éviter des représailles à ses partisans. La compensation des parjures s'opère comme le *pairage* des élections frauduleuses.

* * *

Il serait facile de citer des exemples scandaleux.

Un candidat à une élection parlementaire s'efface à la veille du scrutin. Une accusation de corruption et d'achat est portée contre deux individus, dont un député. Au cours du procès, le candidat évincé vient jurer que les accusés l'ont saoulé et lui ont payé la forte somme pour l'induire à retirer sa candidature. Un autre témoin corrobore sous serment sa déposition. Le président du tribunal déclare que ces témoignages sont faux et exonère les accusés.

De deux choses l'une: ou les témoins ont dit vrai, et alors l'acquittement des accusés est scandaleux, et l'accusation de parjure portée par le magistrat contre les témoins est une abominable calomnie; ou le juge a raison, et les parjures auraient dû être traduits en Cour d'assises.

Cependant, rien ne bouge, et les deux personnes taxées de parjure par le juge vivent en paix dans la ville où le procureur-général tient boutique de justice.

Trois "manipulateurs" d'élection, fatigués d'attendre le prix de leurs manoeuvres, dénoncent les fraudes qu'ils ont commises pour assurer l'élection d'un ministre de la Couronne. Dans une déposition écrite et assermentée, ils impliquent le ministre, le fils d'un de ses collègues, et toute une potée de politiciens. Ils produisent des lettres qui établissent que le ministre est à tu et à toi avec eux et leur a promis des places et des faveurs. Sous la pression des politiciens, deux de ces personnages signent une nouvelle déclaration, également assermentée par laquelle ils rétractent tout ce qu'ils ont dit dans leur première déposition. Ici le parjure est patent, dans l'un ou l'autre cas.

Le ministre de la justice déclare, en plein parlement, que son collègue a été victime des entreprises de trois crapules, maîtres-chanteurs, parjures et violateurs de l'ordre public. Le ministre garde son siège,—il sera peut-être juge demain,—et ses copains jouissent de la plus parfaite impunité. Les politiciens commencent par les faire évader au nez de la police. Deux d'entre eux reviennent au pays et se promènent au grand soleil de Dieu. Ni le ministre de la justice, qui a porté contre eux les pires accusations, ni le procureur-général, dont les limiers courent nuit et jour pour dépister les malheureux qui ont commis quelque délit d'ordre absolument privé, ne lèvent le doigt pour faire arrêter des gens taxés en plein parlement de chantage, de parjure et des fraudes électorales les plus éhontées.

Un simple citoyen prend à son compte l'accusation des ministres et fait arrêter l'un des inculpés. Les pouvoirs publics se dérobent, le ministre accusateur reste coi, le ministre qui a *chanté* se tait et se sauve, et l'accusé est acquitté par les grands jurés.

Autre exemple. Au cours d'une enquête sur l'administration d'une ville, un échevin est soupçonné d'avoir reçu des pots-de-vin pour assurer l'impunité de certain propriétaire de tripot de jeu. Il est établi que de fortes sommes ont passé des mains du tripotier dans celles du représentant de l'autorité. Celui-ci affirme sous serment que ces sommes ne lui ont été remises qu'à titre de dépôts pour qu'il en fasse des placements. C'est déjà louche. Un honnête homme suggère aux hommes de loi le moyen d'acquérir la preuve que l'inculpé a gardé ces fonds pour lui et que, par conséquent, il s'est parjuré. Les défenseurs de l'ordre et des lois se refusent à pousser l'enquête de crainte de causer des ennuis à cet intéressant personnage. Il est encore au large.

* * *

Il serait facile de multiplier ces exemples. Je ne nomme personne, car n'ayant jamais volé ni menti sous serment, je n'ai pas acquis les moyens de payer les amendes que ne manqueraient pas de m'imposer les tribunaux, si je mettais les points sur les i.

Car dans ce pays d'ordre et de liberté, le vol, le boodlage et le parjure jouissent de la plus parfaite impunité et conduisent à la fortune, à la considération sociale et aux honneurs publics, mais la dénonciation du crime et le déchirement des masques mènent à la prison.

Et l'on s'étonne que le respect de l'autorité diminue, que l'horreur du parjure s'éteigne, que la conscience s'oblitère, que l'amour du devoir public devienne un anachronisme!

Si l'on veut mesurer la profondeur où le mal pénètre, qu'on en juge par cet autre fait.

Au moment d'un examen professionnel, l'un des examinateurs est averti, par l'aveu d'un coupable ou d'un complice pris de remords, qu'un "ami" de la jeunesse étudiante s'est procuré le questionnaire, en corrompant l'imprimeur ou le scribe chargé de le transcrire, et en a vendu des copies au candidats. Après consultation avec ses collègues, l'examinateur demande à chacun des candidats de déclarer sous serment s'il a eu communication du programme. Tous font serment sans sourciller qu'ils n'en connaissent rien!

"Depuis ce moment, déclare l'examinateur, je n'ose plus faire prêter le serment; car je suis convaincu qu'il y aurait des parjures à chaque examen."

Or, ces jeunes gens sont presque tous des catholiques pratiquants; ils sont nés de parents chrétiens; ils ont passé leur adolescence dans des collèges dirigés par des prêtres; ils ont fait leurs études professionnelles dans une université censément catholique, où ils ont dû entendre parler parfois d'honneur, de devoir, de dignité, du respect dû à Dieu, aux hommes et à eux-mêmes.

Comment expliquer une telle oblitération du sens moral, si ce n'est par l'ambiance d'une perversion assez générale?

Il n'est que juste d'ajouter que ce mal effroyable atteint surtout les classes dites "dirigeantes" et que la masse de notre peuple en est encore assez bien préservée. Est-ce un motif de consolation? Un peuple qui se gangrène par la tête se corrompt rapidement.

Les gens "pratiques" et les "hommes d'affaires" riront peut-être de moi une fois de plus: mais j'ai grandi avec la notion que, pour un chrétien, le faux témoignage est l'une des offenses les plus monstrueuses envers Dieu et que, pour un homme d'honneur, le mensonge et le parjure sont au nombre des actes les plus dégradants.

J'ose croire qu'ils sont nombreux les pères de famille et les éducateurs qui pensent de même et qui jugeront qu'il est grand temps d'y voir.

Henri Bourassa.

LE CRIME RITUEL

(De l'*Action Sociale*)

Nous ne nous étendrons guère sur ce sujet, pourtant de grande importance, et à propos duquel des adversaires, incapables de soutenir autrement la discussion, parlent volontiers de *légende*.

C'est une méthode par trop facile d'escamoter la discussion sur un point embarrassant. De là à faire le bel esprit, et à exécuter en quelques phrases ronflantes le *meurtre rituel* et les malheureux *arriérés* qui ont la faiblesse d'y croire, il n'y a qu'un pas, et ce pas a été allègrement franchi.

Malheureuseemnt pour les écrivains de tout calibre actuellement à la remorque des juifs, le meurtre rituel n'est pas une légende, mais une réalité; et sans nous attarder à en rééditer la longue liste qui a été publiée par des auteurs sérieux, et nombreux, nous nous arrêterons à un cas qu'aucun catholique digne de ce nom ne peut nier: celui de Saint Simon de Trente.

Pour un catholique quelque peu éclairé et sincère, les documents qui ont noms *brefs* et *bulles* des papes ne sont pas précisément du domaine de la légende. Qu'on se rappelle donc que saint Simon de Trente avait été mis à mort par des Juifs le 25 mars 1475. Or, dès l'année 1588, le pape Sixte V avait déjà accordé un bref de concession *pour la célébration de la messe et la récitation d'un office propre, en l'honneur du Bienheureux Simon, dans la cité et dans tout le diocèse de Trente.*

Dans la bulle *Beatus Andreas*, document pontifical d'une authenticité incontestable daté du 22 février 1755, le pape Benoît XIV déclare bienheureux l'enfant Simon de Trente "*mis à mort par les juifs en haine de la foi.*"

De son côté, comme nous le rappelions dans notre article du 17 juillet dernier, Grégoire XIII inscrit l'enfant au *martyrologe romain*, non sous le vocable de *Bienheureux*, mais sous celui de *Saint*, dans les termes suivants: "*A Trente, passion de saint Simon, petit innocent cruellement égorgé par les juifs, en haine du Christ, et qui, ensuite, brilla par beaucoup de miracles.*"

L'agence internationale *Roma* remarque à ce propos: "*l'Eglise catholique a si peu nié l'existence du meurtre rituel dans les pratiques du peuple juif, qu'elle a canonisé comme martyr l'enfant saint Simon de Trente massacré par des juifs de cette ville, à l'occasion des Pâques en l'année* 1745. *Sa fête se célèbre le 25 mars, jour de son martyre. C'est la seule façon par laquelle l'Eglise catholique pouvait s'intéresser à la question, car évidemment celle-ci n'entre pas directement dans la sphère des déclarations ecclésiastiques.....*

"*L'Eglise catholique n'a jamais eu à se poser la question du "fondement" du crime rituel, car cette question n'entre pas dans son ministère, pas plus que la question: quel est le "fondement" de la haine musulmane contre les chrétiens, haine qui n'a pas de fondement dans le Coran. Sur le terrain historique, l'Eglise s'est retrouvée dans un enfant de deux ans, massacré à Trente par des juifs, pour le crime rituel des Pâques: elle a canonisé le petit martyr. C'est tout, mais c'est assez.*"

Certes, c'est assez pour les fidèles qui savent avec quel soin l'Eglise conduit les procès de canonisation de ses saints, et avec quelle minutieuse prudence elle examine et pèse les faits qui lui sont soumis.

Et nous terminerons par l'extrait suivant du témoignage du juif Vitale, l'un des assassins de S. Simon, Fol. XLIII, *recto* du procès verbal conservé aux archives du Vatican.

Au juge qui lui demandait pourquoi le petit martyr, garrotté les bras étendus en croix, avait été percé d'innombrables coups d'épingle et son sang recueilli dans une écuelle, il répondit qu'ils l'avaient blessé pour avoir son sang; qu'ils lui avaient étendu les mains et piqué le corps en mémoire de Jésus.

On lui demanda s'ils agissaient en bonne ou en mauvaise part.

Il répondit qu'ils l'avaient fait en haine et par mépris de Jésus, Dieu des chrétiens, ajoutant que chaque année, ils font mémoire de sa Passion.

On lui demanda comment ils font cette mémoire.

Il répondit que les juifs font mémoire de la dite Passion chaque année, en mettant du sang d'enfant chrétien dans leurs azymes, c'est-à-dire dans leurs gâteaux de Pâques.

Le témoignage du juif Vitale est coroboré par plusieurs autres, tous aussi catégoriques.

Le crime rituel existe donc.

Nous verrons demain dans quelle mesure le peuple juif peut en être tenu responsable.

JUSQU'A QUEL POINT

(De l'*Action Sociale*)

Le crime rituel existe, avons-nous dit hier en terminant l'article où nous en donnions une preuve inattaquable.

Jusqu'à quel point faut-il en tenir Israël responsable? Il est assez difficile de le préciser, quoique l'imprudence aveugle avec laquelle les compatriotes des criminels se solidarisent avec eux puisse justifier toutes les suppositions.

Mais malgré les accusations d'intolérance et de passion religieuse dont on charge les catholiques, ces derniers vont beaucoup plus loin que leurs adversaires dans la voie de la générosité. Bien des catholiques éminents en donnent des preuves de ce temps-ci en faisant des déclarations dont les judaïsants ne se font aucun scrupule d'étendre singulièrement le sens et la portée.

Ainsi il est bien certain que le crime *rituel* n'existe pas chez les Juifs si on entend par ce terme un sacrifice de sang chrétien prescrit par la loi mosaïque, et fait dans une synagogue. Mais il existe si on entend par là un meurtre commis par des juifs en haine du nom chrétien, tel celui de saint Simon de Trente, dont nous parlions hier.

Et cependant c'est sur une équivoque de ce genre que l'on épilogue. C'est sur une pareille base que l'on établit le raisonnement qui aboutit à la non existence du crime rituel d'une part, et à l'ignorance ou à l'étroitesse d'esprit de ceux qui y croient d'autre part.

Une simple réflexion devrait pourtant faire justice d'un pareil sophisme. Rien dans la loi de Moïse ne commande ni n'artorise le culte des idoles et des sacrifices humains. Quelqu'un a-t-il jamais eu l'audace d'en conclure que l'épisode du veau d'or est une légende, et l'histoire des enfants brûlés en l'honneur du dieu Molocli un conte de bonnes femmes?

Et cependant le culte des idoles, sous différentes formes, fut chose si peu rare en Israël qu'à maintes reprises les prophètes s'élevèrent contre ceux qui s'y livraient. Et personne ne songea à nier ces pratiques sous le fallacieux prétexte que la loi de Moïse les défendait.

Le Talmud même, cet étrange commentaire de l'Ancien Testament, dont les papes et les rois chrétiens ont souvent fait brûler des exemplaires au moyen âge, parce qu'ils le considéraient comme un livre funeste, ne parle pas, assure-t-on, du crime rituel.

Voilà pourquoi Moïse le Vieux, un des accusés du meurtre de S. Simon, répondant à la question: —"*Dans quels écrits les juifs ont-ils appris ces pratiques?* (du meurtre rituel"), répond:—"*Nul écrit ne parle de ces prescriptions; elles sont seulement connues des chefs et des docteurs qui se les transmettent de vive voix.*"

Et Samuel, un autre accusé auquel la question est posée, répond: —"*Les vieillards et les principaux des juifs gardent ce secret et se le transmettent par voie de succession.*"

Ces réponses étaient données il y a près de 500 ans. Mais en plein dix-neuvième siècle nous trouvons dans les pièces du procès de Damas, qui se déroulait en 1840, cet aveu d'Isaac Arari, l'un des assassins:—"*Nous avons fait venir le père Thomas chez Daoud: c'était une chose entendue entre nous, nous l'avons tué pour avoir son sang; après avoir recueilli ce sang dans une bouteille, nous avons mis la bouteille chez le Khakam* (*le rabbin*).—Et comme on objectait à un autre témoin Alou-et-Afieh que son explication d'une des phrases du Talmud ne faisait pas suffisamment comprendre comment l'emploi du sang d'une personne peut être permis:—"*C'est le secret des grands Khakams,* (grands Rabbins), répondit-il, *ils connaissent cette affaire et la manière d'employer le sang.*"

Nous ne nous attarderons pas sur les détails donnés à propos de la manière d'employer le sang, mais nous passerons sans tarder au témoignage d'un ex-rabbin de Moldavie, rapporté par M. J. Beaudoin dans la *Vigie* de Paris, numéro du 23 octobre dernier. Cet ex-rabbin, "qui s'était fait moine grec, a publié au commencement du XIXe siècle, dans un livre dont les juifs s'empressèrent de faire disparaître presque tous les exemplaires, des déclarations" comme la suivante:—

"*Je veux encore révéler une autre chose qui ne se trouve non plus écrite dans aucun livre de la nation juive, au moins d'une manière claire et intelligible. Les Khakams, les Rabbins, les pères de famille connaissent seuls et communiquent de vive voix ces choses à leurs enfants, en les épouvantant d'horribles malédictions, si jamais ils venaient à révéler le secret.*

"*Oui ils instruisent leurs fils de ce mystère du sang, en leur imposant un silence sacré, et en leur enjoignant de le conserver toujours dans leur coeur. Ils ne doivent le manifester qu'à leur seul fils qu'ils reconnaissent capable de supporter un tel poids; et ils lui recommandent de n'agir jamais autrement qu'eux-mêmes. Personne ne doit communiquer ce secret à un chrétien, quand même on se trouverait dans la plus affreuse adversité. Il vaudrait mieux perdre le sang et la vie que de le manifester.*

Puis il raconte comment, parvenu à l'âge de treize ans, son père, le prenant à l'écart, l'instruisit plus profondément de la loi... "*de plus en plus il inculqua à mon âme la haine contre les chrétiens, comme une chose commandée par Dieu, à qui elle est si agréable qu'on doit les immoler et recueillir leur sang pour les usages sanglants.*

"*Puis il ajouta en m'embrassant:—Mon fils, voici que je te fais ma plus intime confidence, comme à un autre moi-même.*

Plus loin son père lui commande le secret, sous peine de plus grandes malédictions, "*...garde-toi de le répéter aux femmes, ni à tes filles, ni à ton épouse, non plus qu'à ta mère, mais seulement à ce fils que tu en sauras digne.*"

M. Beaudoin fait remarquer avec justesse que l'on contesterait vainement l'authenticité de ce document ou la sincérité de son auteur, puisqu'il ne fait que confirmer ce que les pièces de maints procès,—telles celles que nous citons plus haut,—nous ont appris.

Il en résulte qu'un nombre relativement petit de juifs connaissent bien la question du meurtre rituel, et qu'un nombre encore plus restreint d'entre eux peuvent être disposés à le pratiquer.

Comment ces actes de quelques-uns, que nous n'aurions aucune objection à croire répudiés par le grande majorité de leurs coreligionnaires, ont-ils toujours un retentissement particulier dont souffre la nation juive toute entière, c'est ce dont nous causerons demain.

CONGRES DES CULTIVATEURS AMERICAINS

Manchester, N.-H., 11.—L'un des congrès les plus importants de l'année est sans contredit celui de l'Association des cultivateurs américains, la National Grande, qui s'ouvre ce soir en cette ville, pour se terminer le 20. Depuis samedi sont arrivés près de 5,000 délégués représentants le million de membres de la National Grande et venant de tous les coins des Etats-Unis.

Le principal sujet de discussion sera le bill monétaire; les questions de conservation, crédit rural, l'épargne postal, le service des colis-postaux, la révision du tarif, etc., seront aussi étudiées et traitées.

Plusieurs femmes assisteront à ce congrès.

Ce soir, à l'ouverture officielle, des discours de bienvenue seront prononcés par le gouverneur et par le maire.

Pendant ce congrès la Chambre de Commerce locale tiendra une exposition industrielle des produits locaux; un moulin à tisser installé à l'exposition montrera le fonctionnement de la principale industrie locale.

Le Congrès, avant de terminer ses travaux, étudiera le projet d'ériger un monument à Oliver K. Kellet, décédé cette année à Washington à l'âge de 81 ans, fondateur de la National Grande.

LE PORTUGAL EN RUINES

Le gouvernement républicain-maçonnique met tout à feu et à sang.

On écrit de Lisbonne, en date du 23 octobre dernier:

Le régime de la terreur inauguré depuis trois ans à Lisbonne par les francs-maçons ne saurait être durable. La tyrannie n'est pas un système de gouvernement. La persécution n'est pas un système de gouvernement. L'anarchie n'est pas un système de gouvernement... Tant de révoltes successives démontrent jusqu'à la satiété que tôt ou tard les maçons et les libres-penseurs portugais seront écrasés par leurs victimes. Nous souhaitons de toutes nos forces que ce jour de justice luise bientôt.

Lundi, toute la nuit, les rues furent sillonnées par des patrouilles d'infanterie et de cavalerie, qui eurent à disperser et à arrêter de nombreux groupes suspects armés de revolvers et de carabines. Ces groupes prétendaient prendre d'assaut les postes de police et les prisons. Il y eut plusieurs blessés.

Il paraîtrait que le gouvernement ne fut pas maître de la situation jusqu'à 5 heures du matin.

La situation s'est beaucoup aggravée dans ces derniers temps, du fait que les différentes fractions républicaines n'arrivent pas à s'entendre entre elles. La haine et la jalousie qui animent tous ces partis perpétuent malheureusement le désordre dans le pays. L'anarchie est partout. Les monarchistes essayent d'exploiter ces divisions et de provoquer l'insurrection dans l'armée et dans la marine, mais des projets de ce genre sont difficiles à réaliser, surtout quand on est, comme les monarchistes portugais, un *peu bavard*.

La révolution paraît, du reste, avoir échoué. Elle avait un caractère général. Porto, Lisbonne, la frontière du Nord ont été affectés gravement. Çà et là, entre Porto et Lisbonne, les lignes de chemin de fer et de télégraphie ont été coupées. Certains officiers des armées de terre et de mer participaient au complot.

Une centaine d'arrestations ont été opérées dans la capitale. Le gouvernement se prétend maître de la situation. Tout va bien, comme disait le dompteur au moment où le lion allait lui refermer la mâchoire sur la tête.

D'après la "Patria", de Lisbonne, le mouvement insurrectionnel était dirigé par deux Comités, l'un civil, l'autre militaire.

Le plan était de commencer le mouvement par l'assassinat des ministres et des fonctionnaires. Ensuite trois colonnes organisées à Alcantara, Beato et Intendente, devaient entrer en action; en même temps, des mouvements de réaction devaient éclater dans les villes de Porto, de Braga, d'Evora et de Viana.

Le gouvernement adresse aux légations la circulaire suivante:

"Au cours de la nuit de lundi à mardi, les monarchistes ont tenté de provoquer à Lisbonne un mouvement subversif.

"Malgré une longue préparation, ils ont complètement échoué quelques groupes seulement ont fait leur apparition et ils n'ont pas offert de résistance.

"Quelques lignes télégraphiques et une ligne de chemin de fer ont été coupées, mais on ne signale aucun accident ayant causé des dégâts ou fait des victimes.

Un individu sur qui pèse la responsabilité de ces faits a été arrêté.

"Aucun élément militaire de terre ni de mer n'a participé aux actes de sédition.

"Le gouvernement connaissait le complot dans ses moindres détails et il fera punir les principaux chefs responsables. Aucun de ces derniers ne s'est montré à l'endroit convenu, au contraire tous se cachèrent ou s'enfuirent.

"Tout le pays jouit d'un calme absolu.

"Les événements d'aujourd'hui n'altéreront pas l'ordre mais ils rendront les ennemis de la République encore plus méprisables."

Ce communiqué est un chef-d'oeuvre de bouffonnerie. Si aucun élément militaire n'est compromis, pourquoi arrête-t-on des officiers? Et si le calme est absolu, comment se fait-il qu'on parle d'un mouvement subversif?

La vérité est que le Portugal est en ruines, à feu, à sang; ce n'est plus un pays, c'est une poêle, une chambre de tortures où règnent des bourreaux.

La marque d'un mérite extraordinaire est de voir que ceux qui l'envient le plus sont contraints de le louer.

Département des patrons

La robe d'un morceau a été longtemps de mode. Le modèle ci-dessus a de jolies épaules tombantes et un très joli collet, descendant presque à la ceinture dans le dos. La blouse et la jupe ferment sur le devant. La jupe, en trois morceaux, peut se faire avec une ceinture régulière ou une ceinture Empire. Ce costume peut se fabriquer de faille ou de brocart de coton, ou de laine. Il peut aussi se fabriquer d'un grand nombre de tissus collants, souples et pouvant se laver.

Le patron No. 6,187 comprend les mesures de bustes de 34 à 42 pouces. La grandeur moyenne demande 4⅜ verges d'un tissu de 44 pouces.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.



Ce petit costume se ferme dans le dos. Il est d'ample coupe et le cou est orné d'une berthe qui peut s'omettre si on le préfère. Les manches peuvent être pleine longueur ou n'aller qu'au coude et se terminer par une manchette. On peut encore porter une guimpe mais vaut mieux ne la pas porter en temps de chaleur.

Des linons, des cachemires, des gingham, des basins et des châlys peuvent être employés. Une broderie de Hambourg fournira une jolie garniture.

Le patron No. 6,181 est pour enfants de 2, 4 ou 6ans. La grandeur moyenne demande 1⅞ verge d'un matériel de 36 pouces.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

Département des patrons,
LA LIBERTE,
B. P. 3151.

NOTRE COUPON.

Département des patrons, La Liberté, B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus .... sous en retour desquels vous m'enverrez:

No............ Grandeur..........

Nom ....

Rue No. ....

Ville ....

Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jours doit nous être accordé pour l'expédition du patron.

DANS LE MONDE

UN VILLAGE ENDORMI

Des cambrioleurs visitent douze maisons.

Sharon (Pensylvanie), 18.—Une bande de cambrioleurs a envahi la localité, a visité une douzaine de maisons et a emporté plusieurs centaines de dollars.

Les malfaiteurs ont fait un large emploi d'un stupéfiant qu'ils ont répandu sur les planchers de toutes les maisons qui ont reçu leur visite.

Trente-huit personnes ont éprouvé les mauvais effets de ce produit et quelques-unes n'ont pu être tirées qu'à grand'peine de leur torpeur.

Un flacon contenant un liquide mystérieux a été découvert dans l'une des maisons cambriolées; il a été remis à la police, qui fera examiner le redoutable ingrédient.

UN RIVAL DE SHYLOCK

La comtesse de Trenberg est condamnée pour nombreuses escroqueries.

Berlin, 15.—Une affaire sensationnelle sera jugée le 18 novembre. L'inculpée, la comtesse de Trenberg, est accusée d'avoir prêté de l'argent à un taux illégal. L'agence matrimoniale qu'elle avait ouverte fut, pour elle, une occasion de commettre de nombreuses escroqueries. Des personnes de la haute société seraient compromises également.

La princesse Louise de Belgique fut une de ses victimes. Lui ayant emprunté 875,000 francs, elle ne toucha qu'une somme insignifiante, tant l'argent avait été mangé par les intérêts.

Un officier prussien qui avait souscrit des billets pour une somme de 40,000 francs reçut, au lieu d'argent, des tableaux évalués, il est vrai, à cette somme par la comtesse, mais qu'il ne put vendre que 10,000 francs.

Parfois, elle demandait du 4,000 p. c. par an, comme intérêt à ses clients. Un officier s'est suicidé après avoir été ruiné par elle.

LES INDIENS DU NOUVEAU MEXIQUE

Une révolte de cinq cents guerriers Navajos.

Albuquerque (Nouveau-Mexique), 13.—Cinq cents Indiens Navajos menacent de provoquer des troubles graves si l'autorité fédérale ne prend pas des mesures énergiques sans délai.

Les autorités refusent de reconnaître l'autorité de M. Sheldon, de l'agence Shiprock, représentant le gouvernement de Washington. Ils exécutent tous les jours la danse du sang et il est évident qu'ils sont prêts à la révolte.

Il y a une dizaine de jours, onze Indiens et bandits de race blanche commencèrent une série d'attentats, pillant et incendiant les maisons des colons, volant le bétail, insultant les femmes et maltraitant les enfants. Ils attribuaient à la présence des blancs la sécheresse et la mauvaise récolte.

Leurs excitations finirent par produire leur effet sur les jeunes guerriers qui, peut après, refusèrent d'écouter les exhortations des chefs et des sorciers et commencèrent à s'agiter.

L'agent Shelton a fait appel aux députés shérifs; une vingtaine sont en route pour lui prêter main-forte.

Les Indiens et bandits blancs arrêtés sont sous accusation d'émeute et de port d'armes prohibés.

LES ETRANGERS AU MEXIQUE

Ils demandent que les Etats Unis ne fournissent pas d'armes aux rebelles.

Mexico, 13.—Les habitants de Mexico sont effrayés, car ils ont appris que les Etats-Unis allaient expédier des munitions de guerre aux rebelles, ce qui causerait les plus grandes calamités.

De riches commerçants, même des étrangers, qui sont revenus dernièrement des districts du nord, disent que cela serait autoriser les bandits à piller, assassiner, et commettre tous les excès possibles. Le général Carranza, homme excellent, disent-ils, serait impuissant à arrêter les pillages qui seraient commis dans le nord et le centre du Mexique. Dans l'intérêt des propriétés et des familles des étrangers, les diplomates s'opposeront énergiquement à une telle expédition, faisant valoir que leur gouvernement se refusera à acquiescer à une telle politique. Ce serait la reprise et la continuation des anciens désordres et suivant les personnes qui ont étudié la question d'armement des bandits forcerait les troupes américaines à occuper le Mexique.

On disait aujourd'hui à Mexico que les puissances européennes avertiraient l'administration américaine qu'on rendrait les Etats-Unis responsables de tous les dommages causés à leurs citoyens et de la mort de ces derniers, qui serait le résultat de l'expédition d'armes et de munitions de guerre.

Si on laisse des fusils et des munitions de guerre pénétrer au Mexique, Huerta donnera immédiatement des armes aux Indiens du sud et cherchera à arrêter la marche de la révolution. Ce sera alors la ruine définitive du pays.

Les diplomates font observer que les femmes de leurs concitoyens ont déjà subi tous les outrages possibles de la part des rebelles ou des pillards se faisant passer pour tels. Aucun fait de ce genre n'a jamais été reproché aux fédéraux.

LE ROI FERDINAND VA ABDIQUER

Son fils Boris monterait sur le trône de Bulgarie.

Londres, 14.—On télégraphie de Vienne que la seconde guerre entreprise par la Bulgarie, après la querelle qu'elle avait eue avec les puissances qui jusqu'ici étaient ses alliés dans la ligue des Balkans, coûtera probablement au roi Ferdinand sa couronne.

Ce dernier qui est maintenant à Vienne est bien déterminé à ne pas retourner en Bulgarie à moins que l'Autriche ne lui accorde son appui. Il s'est rendu très impopulaire en Bulgarie depuis la fin de la guerre et on ajoute même qu'il aurait reçu nombre de lettres le menaçant de mort, alors que des placards portant les mots "A louer" avaient été placés pendant la nuit sur les murs du palais national. Le roi s'absentait souvent de Sofia, et passait la plus grande partie de son temps à Ebenthal.

Il aurait eu, dit-on, plusieurs entretiens avec le comte de Berchtold, premier ministre d'Autriche, et aurait eu une audience avec l'empereur François-Joseph. Si sa tentative échoue, il abdiquera en faveur de son fils, le prince Boris, qui a été élevé dans la foi orthodoxe et jouit de plus de popularité que son père.

LES ELECTIONS EN ESPAGNE

Une campagne sérieuse est déjà commencée en faveur des élections parlementaires.

Madrid, 13.—La campagne politique pour les élections parlementaires de février prochain a déjà commencé. Elle promet d'être la plus sérieuse de toutes celles qui se soient livrées en Espagne.

Le résultat en est très incertain, car deux des partis les plus importants forment maintenant diverses factions.

Il y aura lutte acharnée entre au moins six différents partis.

Au dire de M. Dato, le gouvernement observera la plus stricte neutralité. Ce dernier donnera sa démission si, aux élections, le pays ne lui montre pas qu'il est satisfait de son administration.

LE CANAL DE PANAMA

Il faudra dépenser encore trente sept milions pour l'achever.

Washington, 14.—On aura encore à dépenser près de trente-sept millions pour achever l'entrée du canal de Panama, côte du Pacifique et côte de l'Atlantique. Les devis en ont été soumis à "l'House Committe on Appropriations".

Ces trente-sept millions parferont la somme de 1 milliard 775 millions que l'on avait prévue pour le coût total de l'entreprise.

L'estimation a été faite pour la construction de bassins de radoub, de dépôts de charbon en ciment armé, placés en dessous du niveau de la mer et édifiés ainsi pour empêcher au charbon qui contient du bitume de se désagréger. Le comité sera informé de ce qui peut rester de la somme prévue pour la construction du canal, de façon à faire entrer ce restant dans le bill de la "Sundry Civil Appropriation" qui sera voté dans les premiers mois de 1914.

LE MEURTRE AUX ETATS UNIS

Un record auquel on ne songeait pas.

New-York, 14.—Un record auquel on ne songeait pas et qui appartient aux Etats-Unis c'est le record des meurtres. Dans un rapport du docteur Frederick L. Hoffmann publié hier par "The Spectator", une comparaison est établie entre les pourcentages des meurtres par rapport à la population totale aux Etats-Unis et en Italie.

Pendant les cinq années qui s'écoulèrent de 1905 à 1910, la proportion des assassinats fut de 3.9 pour cent mille en Italie; elle atteignait 5.9 pour cent mille aux Etats-Unis, ce qui revient à dire que pour cent assassinats commis aux Etats-Unis, il n'en était commis que soixante-six en Italie.

Le nombre des assassinats commis aux Etats-Unis en 1911 atteignit 6,200; il s'éleva à 9,000 en 1912.

Il n'est pas douteux que la diversité des races et des nationalités soit une des causes de cette proportion élevée des meurtres. Toutefois, il est alarmant de constater que le respect de la vie humaine s'atténue graduellement.

DEFENSE DE REGARDER UN AGENT

Condamnation stupide imposée en Allemagne

Breslau, 13.—On vient de condamner à quinze jours de prison un commerçant qui avait regardé d'une manière effrontée et impudente un agent de police.

Interrogé, il a objecté pour sa défence qu'il avait cru que l'agent l'avait dévisagé d'une manière un peu trop spéciale; aussi s'était-il retourné pour le regarder à son tour avec moquerie.

La cour l'a condamné pour insulte des plus sérieuses à l'autorité.

AU CANADA

L'OURAGAN CAUSE UN GRAND NOMBRE DE CATASTROPHES

Chicago, 12.—La terrible tempête qui s'est abattue sur les lacs Supérieur, Huron et Erié a, croit-on, causé la mort de plus de cent personnes. Aujourd'hui, sur les bords des lacs, en plusieurs endroits, on aperçoit des débris de navires. C'est dire que plusieurs naufrages se sont produits. Une dépêche de Menominee, Michigan, se lit ainsi: "On annonce que le remorquer "Martin" a sombré dans le lac Michigan, pendant la tempête, dimanche dernier, et que les neuf hommes composant l'équipage ont péri. On dit que le "deputy-marshal" C. Keenan était sur le remorqueur et qu'il a perdu la vie".

On croit que le navire chaviré et dont le nom est caché par les eaux du lac Huron est le "Regina" de Toronto.

Deux des dix cadavres découverts près de Sarnia, Ont., étaient ceux de deux membres de l'équipage du "Regina".

* * *

VIVES INQNIETUDES

Port Huron, Mich., 12.—On s'inquiète sur le sort du vapeur d'acier "Northern Queen", dont la longueur est de 300 pieds. Ce navire appartient à une compagnie de Buffalo.

* * *

UN GRAND DESASTRE

Détroit, Mich., 12.—La plus violente tempête qui ait soufflé sur les grands lacs depuis plusieurs années a commencé à s'apaiser, hier, après avoir fait rage pendant 48 heures.

* * *

PLUSIEURS NAUFRAGES

Buffalo, 12.—De nombreuses épaves ont été déposées par les flots sur les rives du lac, ce qui porte à croire que plusieurs navires ont dû sombrer dans la tempête de dimanche et de lundi.

Six marins ont péri dans le lac Erie, hier, lorsque le phare flottant numéro 82 a été emporté par les flots.

C'est le capitaine du vapeur "Champlain", le premier navire qui est arrivé au port pendant l'orage, qui a anoncé le naufrage du phare flottant. Il a fait rapport du naufrage au capitaine Fred. Herbert, du navire du gouvernement, "Crocus", qui a transmis la nouvelle à l'inspecteur du phare numéro 10. Une chaloupe de sauvetage fut aussitôt envoyée sur les lieux du sinistre. Les sauveteurs rencontrèrent, hier après-midi, une embarcation du phare qui étati désemparée. Il y avait trois appareils de sauvetage à bord et une rame brisée.

Le "G. J. Grammer", échoué à Loraine, est un paquebot long de 118 pieds.

* * *

CADAVRES SUR LA GREVE

Toronto, 12.—Aux bureaux de la "Western Navigation Company", on a annoncé que le naufrage du "Wexford" causait une perte de $200,000. Le paquebot était évalué à $100,000, et la cargaison est estimée à cette somme. Elle consistait en 9,600 boisseaux de grains. Le navire se dirigeait sur Goderich au moment même où il sombra.

D'après les deriners rapports reçus, sept cadavres ont été trouvés sur la rive canadienne du lac Huron, à la pointe Kettle.

* * *

CENT VICTIMES

Chicago, 12.—Les rives des lacs Supérieur, Huron, Michigan et Erié sont couvertes d'épaves de navires qui ont fait naufrage dans le cours de la tempête, qui a commencé dimanche et a duré trois jours. Il est probable que le nombre des marins qui ont péri dans la tempête s'élève à cent.

Le chiffre des pertes matérielles sera très élevé. Le naufrage de trois paquebots appartenant à une compagnie de navigation de Détroit, a causé une perte d'un demi-million à la compagnie.

C'est à Cleveland que la tempête a fait le plus de ravages sur terre. Il est tombé à cet endroit 21 pouces de neige, cinq personnes ont été tuées et les pertes causées à la propriété sont évaluées à $2,000,000.

* * *

LA PLUS VIOLENTE TEMPETE DEPUIS 50 ANS

Port Huron, 11.—L'une des plus grandes tragédies des Grands Lacs s'est déroulée sur le lac Huron durant la tempête de dimanche. A huit milles au nord d'ici, un navire de fret inconnu a coulé à pic et on croit que tous les membres de son équipe ont été engloutis avec lui.

On n'a pu connaître le nom du navire. Il a été vu hier par le capitaine Prough, de la Lakeview Life Saving Station, qui informa immédiatement la Wrecking Co. Celle-ci envoya le remorqueur Sarnia City sur le théâtre du désastre où il sert de point d'indication pour les autres navires.

Le navire naufragé est en acier: il a environ 600 pieds de long et sa quille est peinturée en blanc. Sa poupe est submergée et cent pieds de sa proue excèdent de l'eau et sont visibles du rivage. On ne connaît rien de plus sur la catastrophe.

La tempête de dimanche a avarié la station de secours de Port Huron et tous les bateaux de secours.

Le capitaine Plough déclare qu'il a vu le navire mais ses bateaux n'étant pas de service, il ne put lui porter secours. Tout indique que le navire a chaviré. Sa peinture paraît avoir été posée récemment, ce qui indiquerait qu'il venait de sortir de cale-sèche.

Dès qu'il fut possible d'établir des communications avec la Reid Wrecking Co., M. Wiliam Levingstone, président de la Lake Carriers' Association demanda que le Sarnia City demeurât sur les lieux pour servir de point de repaire aux autres navires.

Le capitaine Thomas Reild dit qu'il est hors de doute que tout l'équipage a péri. Mes hommes m'ont rapporté, dit-il, que le navire est une perte totale, ayant chaviré et sa poupe est complètement submergée.

Sault Sainte-Marie, Mich., 11.—Une violente tempête de pluie et de neige balayées par un vent soufflant à une vitesse de cinquante milles fait rage sur le lac Supérieur depuis 48 heures. Les vapeurs qui sont arrivés du Sault, aujourd'hui, venant des ports du lac, sont couverts de glace.

C'est la plus rude tempête qui ait sévi sur le lac Supérieur depuis 50 ans. Environ 50 navires ont jeté l'ancre entre la Pointe du Poisson Blanc et Sault Sainte-Marie, attendant que les eaux se calment pour continuer le trajet.

* * *

LA TEMPETE A CLEVELAND

Cleveland, 11.—La plus violente tempête qui ait balayé notre région depuis des années s'est abattue sur notre ville, dimanche, causant des dommages considérables. Les communications télégraphiques et téléphoniques sont interrompues de même que tous les autres services publics.

Un homme a été tué en tombant d'un wagon. Un grand nombre de passagers du tramway a failli être tués par la chute de poteaux sous la violence du vent.

NAVIRE A LA COTE

Sarnia, Ont., 11.—Le steamer H. B. Hawgood, propriété de MM. W. A. et A. Hawgood, de Cleveland, a été jeté à la côte, pendant la tempête.

LA VIE PRATIQUE

Le nettoyage des fourrures.

I. Pour nettoyer l'hermine et le petit-gris, on saupoudre, avec de la flanelle douce dont on frotte la fourrure, après en avoir rebroussé le poil. Au bout d'un instant, on secoue pour faire tomber la farine, on recommence l'opération et enfin on termine en passant un morceau de flanelle propre sur toutes les parties qui ont été touchées, de manière à ce que toute trace de matière farineuse disparaisse.

II. On peut aussi nettoyer l'hermine et les fourrures de nuance claire, en les étendant à plat sur une table et en les frottant d'abord de son humecté d'eau chaude, dont on a imprégné une flanelle douce, puis en enlevant cette humidité avec un tampon de mousseline saupoudrée de son avec un nouet de magnésie calcinée contenu dans une enveloppe de mousseline.

III. La zibeline, le chincilla, l'écureuil, sont nettoyés avec du son qu'on fait chauffer dans une casserole bien propre, en ayant soin de le remuer sans cesse, afin de l'empêcher de brûler. On frotte, avec ce son chaud, les poils de la fourrure, pendant un certain temps, puis on la secoue et on brosse pour faire disparaître le son.

IV. Les fourrures se nettoieront plus aisément si l'on a soin de retirer les doublures, les étoupes dont elles peuvent être rembourrées, et si on les frotte en les tenant couchées sur une table ou sur une planche. Il est bon de brosser les fourrures avant d'y appliquer le son et de réparer les endroits qui ont été mangés par les vers.

RECETTES

Crème à l'espagnole.—Battez des oeufs avec de la fécule de pommes de terre, du sucre, de la canelle en poudre, des amendes ou des noisettes grillées pulvérisées, du zeste de citron ou de la vanille. Mettez dans un plat supportant la chaleur du feu et saupoudrez largement de sucre. Faites cuire comme une crême. Servez froid.

* * *

Crème à la glace à la vanille.—

Trois tasses de crême, une petite de sucre, une tasse de lait, deux oeufs, une cuillerée à soupe de vanille. Battez bien les oeufs, melangez le tout et congelez d'après les directions. Toute autre essence peut être employée à la place de la vanille—selon le goût.

* * *

Crème aux amandes.—Pilez un quarteron d'amandes douces avec un peu d'eau de rose, versez dessus un demiard de lait bouillant, tournez rapidement avec le pilon de manière à bien faire sortir toute l'huile des amandes. Passez le tout par un tamis de soie, ajoutez du sucre, deux cuillères d'eau de fleur d'oranger et liez avec deux jaunes d'oeufs. Faites cuire sur un feu doux. Cette crème chaude se fait à la vanille, au chocolat ou au citron.

* * *

Crème au chocolat à l'espagnole.—La veille du jour où vous avez l'intention de servir votre crème, mettez en morceaux une demie livre de chocolat et faites fondre dans un gobelet d'eau jusqu'au lendemain matin.

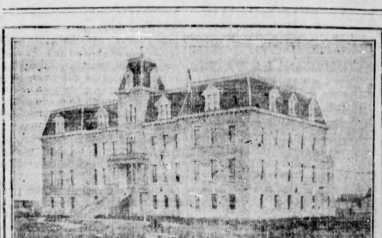
Prenez une chopine de lait, faites bouillir. Retirez-en la valeur d'un verre, dans lequel vous délayez une cuillerée de belle farine.

Mettez le chocolat fondu dans le lait bouilli et remuez bien le mélange; ajoutez-y le lait dans lequel vous avez délayé la farine et continuez à faire bouillir jusqu'à consisance suffisante. Ensuite faites fondre un peu de sucre en caramel et mélez à la crème pour lui donner goût et couleur.

* * *

II.—*Kulash à la Hongroise.*

Couper en petits carrés la valeur d'une livre de boeuf prise dans le filet ou dans la croupe. Mettre dans une casserole en fer 1 c. à table de beurre, le faire fondre, y ajouter le boeuf coupé, le faire revenir et colorer la viande pendant 10 min., y mettre un oignon haché, assaisonner de sel et d'une prise de poivre de cayenne, ajouter 3 c. à table de farine, bien mélanger, puis 2 tasses de bouillon, et laisser cuire doucement 2 heures. Dresser dans un plat profond.



Le Marché Agricole

GRAIN

Blé—	Ferm.
No. 1 Northern	.85
No. 2 Northern	.83⅜
No. 3 Northern	.81¾
No. 4	.77¼
No. 1 rejected seeds	.81
No. 2 rejected seeds	.79
No. 2 Hiver rouge	.84½
No. 3 Hiver rouge	.82
Avoines—	
No. 2 C. W.	.34¾
No. 3 C. W.	.33¼
Extra No. 1 Feed	.34
No. 1 Feed	.33
No. 2 Feed	.31
Orge—	
No. 2	.42½
No. 4	.40½
Feed	.38¼
Rejected	.38
Lin—	
No. 1 N. W. C.	$1.15¾
No. 2 N. W. C.	1.13¾
No. 3 N. W. C.	1.03¾

BESTIAUX.

Prix: livrés, nourris et abreuvés.

Taureaux de choix.	
Prix	$5.75 à $6.00
Bonnes vaches et génisse.	
Prix	$5.50 à $5.75
Vaches moyennes et genisses.	
Prix	$4.00 à $4.50
Vaches ordinaires.	
Prix	$2.50 à $2.75
Boeufs de première qualité.	
Prix	$4.00 ê $4.25
Boeufs, qualité ordinaire.	
Prix	$3.50 à $3.75
Vaches laitières, première qualité.	
Prix	$50.00 à $65.00

VEAUX.

Veaux de choix.	
Prix	$7.50 à $8.00
Bons veaux, pesants.	
Prix	$5.00 à $6.00

BREBIS.

Brebis de choix.	
Prix	$5.00 à $5.25
Brebis de printemps.	
Prix	$6.50 à $7.00

PORCS.

De choix	$9.00
Roughs and heauvies.	
Prix	$7.00
Stags	$5.00

BEURRE DE CREMERIE.

Cremerie	30-32
Séparés	24-27
No. 1	.22
No. 2	.17
De cuisine	.22

FROMAGE.

Frais	.35-40
Bons	.30

OEUFS.

Frais	.25-28
Entrepot	.23

FARINES.

Lake of the Woods Milling Co.	
Frais	.35-40
Bons	.30
Five Roses, au baril	$5.30
Lakewood	5.00
Harvest Queen	4.70
Medora	4.00
XXXX	3.20
Western Can. Flour Mills Ltd.	
Purity, au baril	$5.70
Three Stars	4.80
Maitland	4.30
Huron	4.20
Huron	4.20
Medallion	5.10
Ogilvie Flour Mills Co.—	
Royal Household, par sac de 98 livres	$2.80
Mount Royal	2.70
Glenora	2.55
Fall wheat	2.55
Graham	2.55
Centennial	2.45
Manitoba	2.25
Fancy XXXX	1.60
Imperial	1.45

Leitch Bros. Flour Mills Ltd. Au char	98s Cotton	Jute
Sovereign	2.80	2.75
Manitoba Patent	2.55	2.50
White Cross	2.45	2.40
Hub Strong Bakers	2.20	2.15
Bull's Eye Fancy Patent	2.70	2.65
Rolled Oats—		
80-lb. sack	1.75	
Morninig Glory	1.85	
Bran. en sacs, la tonne	15.00	16.00

FOIN.

Manitoba, nouveau	$14.00
No. 2	13.00
No. 3	10.00
No. 1 Naturel, la tonne	10.00
No. 2 Naturel	9.00
No. 3 Naturel	8.00
Avoines pour nourrir, bois.	$ .40
Blé pour nourrir, No. 4, La tonne	$30.00

CHRONIQUE AGRICOLE

HYGIENE DE LA VACHE LAITIERE

Il ne suffit pas, pour obtenir de ses vaches laitières une lactation abondante et de bonne qualite, de s adresser à une race déterminée, de choisir dans cette race les animaux qui répondent le mieux au but vers lequel on tend, et d'alimenter enfin ces animaux d'une façon convenable. Il faut encore se préoccuper de savoir si la manière dont on entretient ses vaches laitières est bien conforme aux notions d'hygiène les plus élémentaires: l'installation de l'étable, les litières employées ont, en particulier, sur la production du lait, une influence prédominante.

La bonne installation de l'étable est indispensable pour les animaux qui sont soumis au régime habituel de l'étable; sans elle, il est impossible de conserver des vaches laitières en bonne santé.

La plupart des maladies qui atteignent le bétail proviennent de la mauvaise tenue des étables; ces dernières sont un milieu de culture des plus favorables à tous ls germes microbiens qui peuvent s'ataquer à nos animaux. L'exiguité du local, l'insuffisance d'éclairage et d'aération, l'humidité persistante et la malpropreté facilitent la propagation de bien des maladies.

Les risques, déjà importants pour les autres animaux, sont encore plus élevés pour les vaches laitières, généralement très délicates et peu résistantes à la maladie. Combien de vaches laitières deviennent tuberculeuses parce que l'air dans lequel elles vivent est absolument irrespirable! Combien de vaches fraichement vêlées sont atteintes d'inflammation de la mamelle ou d'autres maladies contagieuses à la suite d'un courant d'air qui a facilité l'introduction de certains micro-organismes!

Mais les questions de santé, bien que la production du lait leur soit intimement liée, ne sont pas les seules à considérer. La température de l'étable, la façon dont se fait l'aération agissent en effet directement sur la production du lait; s'il fait froid, la quantité de lait diminue singulièrement: s'il fait trop chaud, et si les animaux transpirent d'une façon exagérée, il en est de même.

La malpropreté des étables qui exhalent des odeurs amoniacales, donne toujours au lait une saveur désagréable; le beurre et le fromage qui sont fabriqués avec ce lait conservent un goût d'étable ou de fumier très caractéristique et perdent une partie de leur valeur marchande.

Comment l'étable doit-elle être installée pour satisfaire pleinement à toutes les conditions d'hygiène?

L'étable d'abord, doit être parfaitement saine, dépourvue de toutes traces d'humidité. Si l'on se trouve en contre terrain, on devra, par conséquent, dégager l'étable ou faire des drainages suffisants pour empêcher l'humidité de pénétrer à l'intérieur des bâtiments.

On doit également donner un cube d'air assez considérable aux animaux et entretenir une température de 45 à 50 degrés environ.

Pour maintenir une température constante, tout en renouvelant l'air de l'étable, il est nécessaire de rejeter à l'extérieur, par des procédés de ventilation énergiques, l'air qui a été vicié par le séjour des animaux et de le remplacer par de l'air pur, dont on règlera l'arrivée de fa*on à ne pas modifier la température de l'étable.

La plus simple ventilation consiste dans des prises d'air qui permettront à l'air extérieur de pénétrer pour être ensuite évacué par une cheminée d'aération.

Les prises d'air, qu'on pourra fermer plus ou moins au moyen de petites portes, seront, en général, de simples tuyaux placés horizontalement au ras du plafond, avec un léger évasement vers l'intérieur, et non point près du sol, car elles détermineraient des courants ascendants, dangereux pour le bétail.

Pendant la sortie des animaux, ou quand on enlèvera le fumier, on établira une véritable chasse d'air en ouvrant, toutes grandes, portes et fenêtres.

L'éclairage doit se combiner avec l'aération; les fenêtres seront ouvrantes, et le plus près possible du plafond. Elles s'ouvriront de haut en bas; l'air extérieur aura le temps de se réchauffer avant d'arriver jusqu'aux animaux.

Il ne faut point qu'une lumière trop vive et surtout les rayons de soleil, frappent le bétail. Pour les vaches laitières, cette observation est très importante, puisqu'il est impossible d'obtenir une bonne lactation avec des animaux constamment dérangés.

* * *

Les étables seront toujours tenues avec la plus grande propreté. Ici l'excès ne saurait être un défaut. Les litières sales communiquent, en effet, au lait un goût détestable. Le lavage extérieur de la mamelle et des trayons ne saurait contrebalancer le contact prolongé du fumier avec la peau de la mamelle. D'ailleurs, les émanations qui s'échappent des litières souillaient suffiraient à elles seules pour donner mauvais goût au lait.

Le fumier sera donc sorti régulièrement tous les jours; le sol des étables sera parfaitement entretenu et lavé à grande eau. Les litières seront renouvelées avec soin. On évitera ainsi toute mauvaise odeur et on détruira, en même temps, tous les foyers d'infection.

Nos agriculteurs devraient s'efforcer de prendre pour modèles les Danois, dont les étables, admirablement tenues, sont un objet d'admiration pour tous les étrangers qui les visitent.

Parmi les litières à employer, oú devra donner la préférence à la paille de céréales, aux fougères, et à la mousse: mais on ne se servira jamais de tannée ou de sciure de bois, car ces substances forment une boue qui souille le pis et les trayons.

Si le cultivateur suit exactement les indications que nous venons de donner, ces vaches laitières se porteront aussi bien à l'étable que si elles vivaient au grand air; il recueillera un lait abondant et riche. Si, au contraire, il néglige ces diverses précautions, il aura beau avoir les plus belles vaches laitières du monde et leur donner une alimentation des plus soignées, il n'éprouvera que des échecs, car le régime de la stabulation n'est possible qu'à la condition d'observer exactement les règles de l'hygiène.

L.-D. Huguenin, Prof.

—Sainte-Anne, 6 nov. 1913.

LE TREFLE COMME ENGRAIS

Nos observations, poursuivies pendant bien des années et sur bien des types de sols, nous ont convaincus que le moyen principal de conserver et d'augmenter la facilité du sol est de maintenir et d'accroître la quantité de substances azotées et humifères qui s'y trouvent. Ces substances sont apportées par les engrais de ferme, ou par les engrais verts, plantes que l'on fait pousser pour les enfouir (ou pour enfouir leurs résidus) dans le sol, plus spécialement les plantes connues sous le nom de légumineuses. Nous avons signalé à bien des reprises, dans les publications de ce service, le rôle important que joue l'humus dans les sols arables; il améliore la texture du sol, le rend plus apte à retenir l'humidité, fournit, en se décomposant, des principes fertilisants sous forme soluble et crée un milieu favorable à la propagation des germes. Nous avons également attiré l'attention sur ce fait que l'azote peut être considéré comme l'élément dominant dans la culture des plantes—celui qui, par excellence détermine la productivité du sol—que l'humus est le magasin naturel de l'azote dans le sol et que, une fois l'humus détruit, comme il l'est inévitablement à la longue par les façons culturales, l'azote disparaît.

Ces opinions nous ont naturellement porté à entreprendre des essais afin de déterminer les pertes ou les gains d'azote qui se produisent dans le sol sous divers systèmes de culture et de savoir jusqu'à quel point la culture des légumineuses peut enrichir le sol en cet élément. C'est un de ces derniers essais, poursuivis depuis dix ans, que couvre ce rapport. Nous l'avions inauguré dans le but de déterminer, au moyen d'analyses directes, la quantité d'azote qui pourrait devenir partie intégrale du sol pendant une culture continue de trèfle: il avait été décidé de choisir un sol très pauvre pour cet essai.

(*Rapport de la Ferme Expérimentale.*)

PAPOUS

Les journaux anglais annoncent:

"On a maintenant des détails sur la fin horrible du minéralogiste américain John Werner, qui était allé en Australie pour chercher du radium et qui a été tué et dévoré par les Papous.

"M. Werner, passant avec quelques porteurs sur la côte Nord-Est de la région des Papous, fut attaqué par des indigènes qui venaient de l'archipel d'Entrecasteaux.

"Le savant se défendit vaillamment et, se servant de son revolver, tua quatre de ses agresseurs. Mais, tout à coup, le mécanisme de son arme se dérangea; les cannibales profitèrent du moment, saisirent M. Werner par les bras et le ficelèrent comme ils ont l'habitude de le faire pour les porcs qu'ils tuent. L'explorateur fut ensuite égorgé, dépecé et dévoré."

L'ELEVAGE DES RENARDS DANS L'ILE DU PRINCE EDOUARD

Une très curie use industrie

L'élevage des renards dans l'île du Prince Edouard attire chaque jour grand nombre de touristes qu viennent de toutes les parties du Canada et des Etats-Unis, fascinés par les récits qu'en font les journaux sur la foi des témoins oculaires. Les éleveurs ont été assiégés de demandes et de commandes. L'intérêt que cette industrie nouvelle a suscité depuis une couple d'années a pris des proportions phénoménales. Nous avons des éleveurs au milieu de nous, un bureau où se font les transactions dans cette branche d'affaires vient de s'ouvrir, à Moncton même. Des compagnies s'organisent un peu partout qui entreprendront cet élevage si rénumérateur.

Seulement en pareille matière comme en toute autre il convient d'être prudent, de ne pas s'emballer. Sans vouloir en rien décourager ceux qui seront tentés d'engager une partie de leur capital disponible dans cette entreprise, nous leur conseillons de placer leur argent à bon escient. Les personnes bien renseignées et par conséquent en état de fournir aux autres les bons renseignements sur la valeur des troupeaux de renards domestiqués ne sont pas si nombreuses qu'on pense en certains quartiers. Nos lecteurs, certes, nous sauront gré tôt ou tard de leur avoir doné ce salutaire avertissement. L'industrie de l'élevage du renard et autres animaux à fourrures doit être encouragée, on doit stimuler toutes les initiatives, l'avenir est brillant pour nous sous ce raport, semble-t-il. Le marché aux fourrures demande, exige de formidables approvisionnements. Aucun pays ne peut produire de plus belles, de plus riches fourrures qeu le nôtre.

Pour confirmer notre manière d'entendre cette question dont l'importance au point de vue commercial nous frappe chaque jour davantage nous avons le rapport verbal d'un observateur arrivant de l'île du Prince Edouard et qui était de passage à Moncton, lundi dernier. Nous voulons parler de M. Louis Aristide Rousseau, de Montréal, un homme qui s'est donné la peine de faire une étude approfondie de l'élevage du renard noir-argenté tout particulièrement, puisque c'est celle qui éveille le plus d'intérêt en ce moment.

M. Rousseau est un homme connu pour son intégrité en affaires, il tient un bureau au No. 52, rue Saint-Jacques, Montréal et se fera un plaisir de faire part de ses connaissances en la matière à ceux que la chose pourrait intéresser. Il a examiné cette question de l'élevage en simple amateur, au premier abord, nous a-t-il dit, mais il n'a pas été lent à reconnaître que cette industrie nouvelle offre plus qu'un intérêt ordinaire. Il a actuellement des capitaux de placés dans quelques-uns des principaux ranches de l'île. L'élevage du renard est un art tout autant si non plus qu'une science, soutient-il, et c'est à l'art "difficile" qu'iront se heurter plusieurs tentatives, infructueuses justement pour cette raison qu'il n'est pas donné à tous d'exercer un art aussi difficile. La science ignore les principales données et les possédât-elle qu'il resterait encore et toujours à maîtriser l'art. Il importe qu'un plus grand nombre de personnes commencent de s'exercer dans cet art si compliqué de la parfaite domestication du renard et de la production d'une plus hauts prix. Combien parmi d'une fourrure qui commande les ceux qui sont à l'oeuvre actuellement y arriveront? on ne saurait en jurer. Dans ces conversations avec des éleveurs renommés, M. Rousseau a appris que souvent on manque de dispositions nécessaires pour cette fin: des hommes que l'on croyait qualifiés pour apprendre le métier ont été renvoyés. L'insuccès partiel mais très notable de l'an dernier a été attribué, par les uns, au fait qu'on avait déménagé les renards et emménagé beaucoup de ranches nouveaux: mais cet chec ne serait-il plutôt le fait qu'une forte proportion des gardiens d'enclos n'ont pas encore pu recevoir le'ntraînement requis. M. Rouseau incline fortement à croire que tel est le cas, et ce fait est de toute évidence car les éleveurs rompus à leur métier n'ont subi de pertes causées par aucun tel déménagement. Il n'a pu se trouver un assez grand nombre de bons gardiens, dès le début, et il faudra les former tout d'abord. La question de la nourriture vient ensuite. Il conviendra de se garder soigneusement de construire plus de ranches que ne le permet l'approvisionnement exigé pour l'entretien des bêtes y conténues. On fera choix de la meilleure nourriture car il ne sert de rien de lesiner quand il s'agit de produire un animal d'un pareil prix. Un chat ou un chien bien nourri aura toujours un plus beau pelage, une livrée plus riche, plus abondante, il en est ainsi des renards. Mais pour les bien nourrir il en coûte, c'est pourquoi on se gardera de les trop multiplier, dans un territoire donné, ce serait un désastre. Défions-nous de tomber dans les extrêmes.

Le plus tôt les gouvernements, surtout celui de l'île du Prince Edouard, nommeront de véritables experts pour enseigner aux éleveurs les meilleures méthodes, le mieux ce sera si l'on veut implanter cette industrie sur des bases solides et durables. Du choix judicieux fait par le gouvernement dépendra en grande partie le succès plus prompt de l'élevage en captivité du "ro" de la fourrure.

Une autre mesure tout aussi importante, nécessaire même, c'est un ranche modèle qui servirait d'école pour les apprentis et qui serait la propriété du gouvernement ou du moins entretenu à ses frais sous la surveillance d'un éleveur éprouvé qui connaît l'art dont parle M. Rousseau au plus haut degré. Les expériences que les particuliers et même les plus riches compagnies organisées à fonds social n'osent pas tenter de crainte d'éprouver des pertes et de voir diminuer sensiblement leurs dividendes. C'est ce qu'il importerait de faire dès maintenant. C'est peut-être plus de désintéressement qu'on ne saurait demander à un groupe d'actionnaires attirés au moyen de réclames fantastiques et de dividendes en quelque sorte plus fantastiques encore. Ces considérations touchent quelques-uns des côtes originaux de la question, qui présente un immense intérêt pour le public. Aidons les éleveurs dignes de ce nom à mener leur entreprise à bonne fin en la soutenant de nos capitaux mais ne permettons pas à tous les faiseurs de battre monnaie sur leur dos en exploitant ce bon public qui ne doute de rien parce que bien souvent il n'a pas le moyen de contrôler la qualité et la valeur de ce qu'on lui présente. Il s'est fait et il se fera encore, cette année, et dans les années à venir des fortunes très rapides dans l'élevage des renards noir-argenté, mais rien n'indique que le succès sera le même partout, uniforme d'un bout du pays à l'autre. Rappelons-nous toujours que l'art est difficile.

M. Rousseau se propose d'ouvrir à Montréal le premier bureau qui s'occupera exclusivement de l'organisation de l'élevage du renard et autres animaux à fourrure qui sont reconnus par le bureau d'arpentage biologique du gouvernement pour appartenir tout spécialement à notre zone.

Nous nous ferons un devoir de tenir nos lecteurs au courant des questions qui touchent de près ou de loin à cette matière. M. Rousseau qui est l'un de nos abonnés de la grande métropole commerciale, et peut-être celui qui a mené le plus loin cette étude tant au point de vue scientifique que pratique si nous en jugeons par la bonne conversation que nous avons eue avec lui à nos bureaux, nous a promis son concours dans l'étude de cette nouvelle industrie et nous nous sommes permis de l'assurer que nous ne manquerons pas d'en appeler à ses lumières, à ses connaissances techniques du sujet, au besoin.

Nous plaisons plus souvent dans le commerce de la vie par nos défauts que par nos bonnes qualités.

Les grands noms abaissent au lieu d'élever ceux qui ne les savent pas soutenir.

CEUX QUI VIENNENT

Un bel article de M. l'abbé Groulx sur l'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne.

(Suite)

Nous croyons bien superflu de signaler le caractère pratique des études au sein de l'*Association*. On se tromperait naïvement si l'on se représentait nos cercles sous l'apparence de cénacles hautains, ouverts à de petits intellectualistes passionnés d'idéologies abstruses. Il ne saurait y avoir d'opposition pour un catholique entre la pensée pure et l'action. La pensée sera toujours pour lui génératrice d'activité extérieure, comme la foi enfante la charité. M. Robert Vallery-Radot l'écrivait dernièrement pour l'enquête d'Agathon sur *Les jeunes gens d'aujourd'hui*: "Seul le dogme catholique sait unir dans un réalisme fécond l'intellectualisme le plus haut et le pragmatisme le plus complet." Et c'est de quoi nous voudrions aviser les pragmatistes rancis de chez nous qui n'ont voulu voir dans l'A. C. J. C. qu'une fabrique de petits *idéalistes* et qui usent volontiers du terme comme d'une suprême injure. Que l'on veuille bien, une bonne fois, découvrir le programme de nos cercles d'études et l'on devra confesser la mentalité sainement réaliste de notre jeunesse catholique et le caractère systématique de son effort intellectuel. Que l'on observe soigneusement tous les aspects, toute la complexité *compréhensive* que prennent en ce programme les questions nationales, les questions sociales et notamment la question ouvrière; que l'on se souvienne de l'admirable ferveur d'ensemble qui, l'année dernière, faisait palpiter tous ces jeunes esprits autour du même problème, et l'on devra convenir en toute bonne foi, que nulle jeunesse n'a eu jusqu'à ce point la conscience profonde de nos réalités, n'a tenu par autant de fibres à son pays, à sa race, et n'a entrepris notre défense et notre renouvellement par une exploitation aussi méthodique de toutes les forces du catholicisme et de la tradition nationale.

C'est une vérité qu'achèvera de démontrer le caractère de son action. Ce n'est plus le temps de rappeler, après tant de fois, sa chevaleresque et victorieuse campagne pour la délivrance de la langue française, son intervention opportune dans tous les grands mouvements nationaux. M. Adjutor Rivard l'avouait généreusement aux congressistes des Trois-Rivières: "Dans ce pays, Messieurs, l'on ne fait plus rien de bon sans avoir recours à vous." Je veux m'en tenir au dernier geste de l'A. C. J. C. et qui a marqué en quelque sorte, du moins pour le public, son avènement à la virilité. Ce fut une noble et salutaire action que ce congrès des Trois-Rivières. Il le fut par le choix du sujet d'étude et par les travaux préparatoires; il le sera par la répercussion profonde qu'il ne peut manquer d'avoir à travers notre province et tout le pays. Trop longtemps les catholiques du Québec avaient paru se cantonner en matière scolaire dans une lutte exclusivement négative. Pour avoir cru que l'anathème dispense d'action, nous avons créé nous-mêmes une réputation de progressistes et de sauveurs à des hommes de l'esprit le plus rétrograde et le plus frénétiquement homaisien. Il appartenait à la jeunesse catholique de nous faire rompre avec ces méthodes déplorables. D'autres, avant elle, avaient pu tenter des escarmouches. La première elle a entrepris une campagne offensive et méthodique sur tout le front des adversaires.

Le congrès eut comme préface une année de travail patient et fouillé, dans nos cercles d'études, sur la question de l'éducation et de l'instruction publique. En même temps, de par l'initiative et sous la direction du comité central, une enquête, la plus vaste et la plus loyale, croyons-nous, qu'on ait jamais faite autour du problème scolaire, se poursuivait dans la province de Québec, à travers les livres officiels des provinces anglaises du Canada et même d'un bon nombre des Etats de la république américaine. L'*Association* se proposait ainsi de compléter, de reviser au besoin les chiffres officiels et d'établir nettement, sans peur de la vérité, l'exacte position de notre province en regard de nos voisins et de nos rivaux.

Puis, au mois de juin dernier, ce fut le congrès. Les circonstances ont voulu que son premier congrès d'action pratique, l'*Association* l'ait tenu aux Trois-Rivières, dans la petite ville où survit toujours la pensée du grand évêque qui fut tant de fois l'initiateur de nos mouvements patriotiques et sociaux. Là, dans cette atmosphère toute vivante de sympathie, sous la paternelle bénédiction de l'héritier de Mgr Laflèche, les jeunes congressistes ont eu l'air de continuer une oeuvre locale. Pendant trois jours, nous avons entendu la lecture et la discussion de rapports dont un grand nombre brillants et substantiels. Avec un luxe, une avalanche de statistiques comme jamais peut-être ne s'en vit joncher le parquet d'une chambre parlementaire, les orateurs du congrès ont sonné la revanche de leur province. Par des chiffres, des comparaisons de statistiques, des preuves qu'on ne réfutera point, ils ont établi, entre autres bonnes vérités, que ni pour la fréquentation scolaire, ni pour la compétence pédagogique, nous n'avons à rougir en face de nos voisins. Avec tout cela, sans doute, les jeunes catholiques de l'*Association* ne se flattaient pas d'arracher une capitulation à nos dénigreurs. Mais en les acculant à leur dernière ressource, la négation gratuite, ils devraient avoir rendu leur règne désormais impossible auprès de tout ce qu'il y a chez nous de gens de bonne foi et d'esprits justes.

Ce qui ne veut pas dire que les congressistes ont prétendu immobiliser leur province dans le progrès stationnaire. Non, ils ont aussi regardé vers l'avenir. Et tout en se souvenant de la modestie que leur impose leur jeunesse, forts des inspirations du passé et de la ferme orthodoxie de leurs principes, ils n'ont pas craint de présenter tout un programme de réformes. Parmi les rapports présentés au congrès, il en est un qui a provoqué notoirement l'attention, je veux parler du travail de M. V.-E. Beaupré. N'ai-je pas entendu des juges compétents déclarer que certaines idées, certaines réformes suggérées dans ce travail pourront apparaitre discutables, mais que jamais dans notre province, l'on n'avait soumis au public un projet d'organisation scolaire conçu avec autant de cohésion et de vigueur de pensée! On fera bien de regarder aussi aux voeux qui sont venus clore le congrès. On y trouvera, à côté d'affirmations de principes et de protestations opportunes, des avertissements courageux et un plan de réformes précises et progressistes.

Oui, si l'on observe que c'est la jeunesse qui a ainsi manifesté, il faut bien reconnaitre en ces paroles et en ces gestes les éléments des actions qui se prolongent et qui aboutissent aux réalisations définitives. Et c'est ainsi que l'A. C. J. C. s'affirme originale jusque dans son action. D'autres groupements peuvent se proposer un but très élevé et dépenser pour l'atteindre beaucoup de talent et de dévouement. Mais leur but comme leurs moyens d'action n'atteignent qu'à une hauteur moyenne et dépassent rarement la sphère naturelle des intérêts moraux. L'*Association de la jeunesse*, surnaturelle dans son but et dans ses principaux moyens d'action, partage avec un très petit nombre de nos institutions laïques le mérite de se placer au strict point de vue catholique et d'embrasser dans sa solitude l'ensemble des problèmes vitaux. Mais elle peut revendiquer sur toutes l'unique avantage d'un long avenir et l'incomparable discipline de ses forces organisées.

* * *

N'aurais-je pas le droit maintenant de boucler cet article avec le mot d'espérance que j'ai écrit tout à l'heure: ceux qui viennent n'auront qu'à le vouloir pour devenir les maitres de demain? Ils s'appuient sur l'élite de notre jeunesse, et par elle c'est aux sources mêmes de leur race qu'ils peuvent orienter le cours de l'avenir. Si la jeunesse des collèges porte dans sa tête l'idéal des plus hautes tâches humaines, s'il y a compénétration constante entre ses études, ses obscurs devoirs quotidiens et les réalisations immédiates qu'elle en peut faire pour le bénéfice de sa foi et de sa patrie, elle n'oubliera point qu'elle le doit, pour la meilleure part, à cette oeuvre de jeunes que ses maitres ont fait entrer chez elle avec le cercle d'études et le *Semeur* et qui vient lui rappeler que le dévouement n'a point d'âge. Toute son éducation actuelle l'incline à entrer dans le rythme de la même génération.

Par l'*Association* encore, les jeunes gens plus vieux qui entrent dans la vie, se voient protégés contre la plupart des défections d'autrefois. Comptez, en effet, tout ce que peut apporter de réconforts aux débutants pauvres et hésitants, l'exemple de ces jeunes catholiques restés fidèles au travail, au dévouement et à l'Eglise. Les fanatiques de l'arrivisme nous avaient si bien chanté qu'il faut avant tout se créer une carrière, arrondir son petit pécule, prendre le temps de bedonner avant de songer aux autres, que nous avions fini par croire l'incompatibilité du succès et de la charité sociale. Aujourd'hui l'*Association* peut montrer aux fétichistes du veau d'or, toute la phalange de ses aînés qui ont commis l'impair peu pratique de donner leur jeunesse à la cause de l'Eglise, à la cause de la langue, à la cause des pauvres et des ouvriers. Et, ô paradoxe! ces *idéalistes* ont réussi. On compte parmi eux des avocats, des notaires, des médecins, des ingénieurs, des hommes de commerce assiégés de clients, des professeurs qui occupent une chaire à l'Université Laval, des journalistes qui vivent fort bien sans vendre leur plume; il y en a même, ô scandale! qui ont fait fortune, et je me suis laissé dire—vous le croirez si vous voulez—qu'un de nos anciens présidents est passé millionaire!

Nous le répétons avec assurance: l'avenir est à ceux qui viennent. Il leur suffira d'élargir, à cette fin, les mailles de leur action et de se lancer résolument à de plus amples enquêtes. Le temps est venu, croyons-nous, où ils doivent compter plus qu'ils ne l'ont fait dans le passé sur l'action intellectuelle. "Ce sont, constatait dernièrement Agathon, les croyances des intellectuels qui, à de longues années de distance, orientent l'esprit public, et par là, la politique, la morale et les arts." Platon l'avait déjà proclamé de son temps: "C'est l'idée seule qui est en éternelle possession de conduire le monde." Dans tout pays, en tout siècle, à chaque génération, dirions-nous, la partie suprême, les destinées des peuples se jouent entre quelques intellectuels. Certes, nous ne voulons pas exagérer l'action des esprits, et l'on fera bien de compter sur l'influence des surnaturels pour l'accomplissement des plus grandes choses. Mais si le mouvement de l'A. C. J. C. ne doit pas être quelque chose d'éphémère ni rien de fermé, il faut bien que pour agir l'on adopte les moyens à longue portée. "Il faut—pour emprunter une pensée souvent citée d'un écrivain contemporain, et qui sera plus vraie ici avec une légère variante—il faut que les individus fixent et prolongent en des institutions un peu moins éphémères qu'eux le battement furtif de la minute heureuse qu'ils ont appelé sagesse, mérite ou vertu. Seule l'*oeuvre* durable à l'infini, fait durer le meilleur de nous." L'*Association* qui veut embrigader toute la jeunesse doit prendre conscience qu'il lui faudra débuter par une propagande de lumière. A côté de la jeunesse rurale qui n'attend qu'un appel, il y en a une autre, la jeunesse dorée, qui est indifférente ou hostile au nouvel idéal. C'est là, en effet, l'une des anomalies inquiétantes de nos sociétés, catholiques de réputation, mais rongées par le libéralisme jusqu'aux moelles, que le spectacle de ces deux jeunesses grandies dans la même foi, élevées par les mêmes maitres, et pensant et agissant si loin l'une de l'autre et sur quelques-uns des problèmes fondamentaux de la vie religieuse et sociale.

Par delà la jeunesse, il y a tout le peuple que les jeunes apôtres veulent faire gravir vers plus de vérité, plus de charité, plus de bien-être. Mais, ne le savent-ils pas? Toutes les transformations sociales ne se réalisent qu'après le passage des grands courants d'idées. C'est pourquoi, aux Trois-Rivières, j'ai exhorté la jeunesse à remplir avec plénitude son devoir intellectuel. Pourquoi ne pas le dire? Je voudrais la voir revenir aux fortes études des grands âges de foi, alors que les étudiants, ainsi que parle M. Georges Goyau, allaient s'abreuver aux sources mêmes de la haute théologie, et qu'un de ces écoliers s'appelait le Dante. Volontiers en cela je lui proposerais l'exemple admirable du groupe de l'*Amitié de France*. Ces jeunes catholiques français qui veulent mettre dans leur vie et dans leur oeuvre les plus hautes valeurs surnaturelles, s'adonnent avec ferveur à l'étude de l'Ecriture Sainte, des Pères, de saint Thomas d'Aquin.

Que nos jeunes catholiques aillent chercher aux mêmes sources la substantielle vérité. Quand les talents auront été fécondés par cette sève surnaturelle, nous pourrons espérer, et pourquoi pas! une littérature, un art qui soient la pure efflorescence de notre âme catholique et française. Alors vraiment ce sera pour l'*Association*, avec l'expansion de ses doctrines, l'empire sur la direction générale des esprits. Ce sera le prolongement par les oeuvres de cette minute heureuse de notre vie nationale que nous appellerons bientôt réveil et renouveau.

En attendant, que nos jeunes gens continuent par leurs congrès, par leur revue, par leur parole, qu'ils continuent sans relâche leur mission d'éclaireurs. Si jamais dans le passé l'on n'a pu les combattre sans commettre une mauvaise action, il faut qu'à l'avenir l'on ne puisse leur montrer figure d'indifférent sans commettre la même faute. Hélas! nous le savons, trop souvent jusqu'ici, on les a méconnus, boudés, ostraciés, peut-être méprisés. Mais l'heure approche où on leur rendra justice. Bientôt l'on ne pourra plus se cacher l'émittement de toutes les forces, l'abaissement de la morale individuelle et sociale, l'anarchisme révolutionnaire en sourd travail dans le monde des prolétaires. Les partis politiques apparaîtront de plus en plus comme le règne de l'accident et de l'incohérence. On finira par trouver inquiétant que, dans un pays comme le nôtre, la direction des affaires publiques à la ferme lumière des principes chrétiens, ne passe plus que pour le fait d'idéologues établis dans l'absolu. En face de tous ces périls, l'on devra bien s'avouer la parfaite insuffisance des *organisations* existantes. Et alors, ce sera votre heure, jeunes apôtres de l'*Association*. De gré ou de force, l'on s'en viendra vers cette jeunesse qui s'est emparée de tous les faisceaux de lumière, de toutes les puissances d'action, et qui nous arrive avec l'ardente volonté de continuer notre histoire à ses pages les plus catholiques et les plus françaises.

L.-A. *Groulx, ptre.*

Extrait de *la Nouvelle-France* de Québec, septembre 1913.

L'esprit ne saurait jouer longtemps le personnage du coeur.

* * *

La jeunesse change ses goûts par l'ardeur du sang, et la vieillesse conserve les siens par l'accoutumance.

* * *

On ne donne rien si libéralement que ses conseils.

Roman de La iberte
No 4

Le
DERNIER DES MOHICANS
PAR
FENIMORE COOPER

attendre d'autre récompense que celle que Dieu donne à ceux qui font le bien. Mais avant tout il vous faut prendre de sérieux engagements.

—De quoi s'agit-il?

—Vous allez prometre, quoi qu'il arrive, de rester silencieux comme le tronc de ces vieux arbres, et jurer de ne jamais faire connaître à personne l'endroit où nous allons vous conduire.

—Je me soumets à ces deux conditions, et, autant qu'il est en mon pouvoir, je les ferai observer par mes compagnons

—En ce cas, prévenez-les," dit le chasseur avec un geste d'impatience, en faisant remarquer que l'obscurité allait bientôt être complète.

Heyward rejoignit les deux jeunes filles, et les mit en peu de mots au courant de la situation. L'imminece du danger leur donna du courage, elles promirent de garder le silence le plus absolu; elles descendirent aussitôt de cheval, et vinrent en hâte retrouver le batteur d'estrade et les Indiens au bord de la rivière; le maitre en psalmodies, sans trop comprendre ce qui se passait, les avait suivies.

"Que ferons-nous des chevaux dit le chasseur, qui prenait, à partir de ce moment, la direction générale: leur couper la gorge et les jeter à l'eau serait trop long; les laisser ici serait avertir les Mingos que nous ne sommes pas loin.

—Chassez-les en plein forêt, dit le major.

—Non. Il vaut mieux donner le change aux brigands, et leur laiser croire que les chevaux nous emportent à toute vitesse... Mais, Chingachgook, qu'est-ce que j'entends dans les broussailles? Ah! c'est le poulain. Uncas, une flèche. Il faut nous en défaire.

—Arrêtez! cria le pauvre musicien, épargnez l'enfant de Miriam!

—Quand les hommes luttent pour leur propre vie et celle de leurs semblables, comment osez-vous réclamer pour cet animal? D'ailleurs, si vous ajoutez un mot, je vous laisse à la merci des Maquas.—Uncas, faites vite."

L'animal était déjà par terre: le jeune sauvage l'acheva, et précipita son cadavre dans la rivière.

Cet acte d'apparente cruauté frappa d'épouvante les deux soeurs et leur fit comprendre, ainsi qu'à leurs compagnons, toute l'imminence du danger: elles se serrèrent involontairement l'une contre l'autre, et Heyward arma son pistolet, résolu à mourir pour les défendre.

Les Indiens ne perdaient pas leur temps; ils avaient déjà forcé les chevaux à entrer dans le lit de la rivière. A quelques pas de la berge, ils firent un détour, et bientôt, cachés par l'élévation de la rive, ils prirent une direction opposée au cours de l'eau.

Le chasseur, de son côté, ne perdait point son temps; il avait mis à flot un canot soigneusement caché sous les longues branches d'un grand arbre; puis, rejoignant en toute hâte la rive, il fit signe aux deux jeunes dames d'y entrer. Sans hésiter, Cora et sa soeur obéirent: elles ne purent cependant se défendre d'un sentiment d'inquiétude profonde en se confiant ainsi à un étranger, et, comme malgré elles, elles jetèrent un regard désolé sur le sombre massif des bois, alors complètement envahi par la nuit, et qui formait, sur les bords de la rivière, comme une voûte mystérieuse.

Alice et Cora étaient à peine assises au fond de la barque, que, sur un signe du chasseur, le major descendit comme lui dans le lit peu profonde de la rivière, et tous les deux, poussant chacun de leur côté la barque légère, lui firent remonter le courant. Le malheureux maitre de Miriam, atterré toujours par la mort de son poulain, entra, sans mot dire, dans l'eau, et les suivit d'un air sombre et consterné. Il n'était pas moins ridicule qu'à la porte de la cabane de Webb au milieu du camp anglais, où nous l'avons vu pour la première fois; il n'était pas moins grotesque que sur son cheval, quand il le pressait au milieu de la forêt pour rejoindre le major et ses compagnons; mais sa douleur était si sincère, si naïve, qu'elle lui donnait je ne sais quoi de touchant, qui faisait oublier l'objet de cette douleur pour n'en laisser voir que la vivacité. Son visage était aussi singulier, mais l'expression en était si vraie, qu'en toute autre circonstance on eût jugé l'homme capable de plus de dévouement et de générosité qu'on ne l'imaginait à première vue.

Sous la conduite du chasseur, nos voyageurs avancèrent pendant un temps assez long sans qu'une parole fût prononcée. Où allaient-ils? Sur quel point du fleuve leur guide jugerait-il à propos de les faire aborder? Le silence le plus complet régnait autour d'eux; il était à peine interrompu par le murmure des eaux et le léger bruit que faisait la nacelle en fendant les ondes.

Le major, qui avait conservé tout son sang-froid, observait avec soin son guide, et conformait en tout point sa marche à la sienne. Tantôt, sur un signe du batteur d'estrade, ils s'éloignaient du rivage: tantôt, au contraire, ils s'en rapprochaient tellement qu'Heyward imaginait qu'ils allaient prendre pied et achever au plus tôt leur pénible et périlleuse traversée; mais ces manoeuvres avaient pour but d'éviter ou les rochers, ou quelque banc de sable trop élevé pour laisser passer le canot, ou un gouffre trop profond pour permettre aux deux nautoniers d'un genre si nouveau de conduire la barque tout en gardant pied.

De temps en temps le chasseur s'arrêtait: la route difficile lui était bien connue; ce n'était pas pour s'orienter, mais on le voyait, au milieu du silence rendu encore plus solennel par le murmure toujours croissant d'une chute considérable placée un peu plus haut, tendre une oreille attentive à tous les échos qui venaient de la forêt. Ses sens exercés percevaient jusque dans les profondeurs des bois endormis les moindres bruits, et en reconnaissaient la nature et la cause. Quand il s'était assuré que rien ne révélait l'approche d'un ennemi, que tout était tranquille, et qu'il n'y avait rien d'insolite ni d'inquiétant autour d'eux, il faisait signe à son compagnon, et tous deux se remettaient à pousser la barque avec ardeur.

Le major, qui devenait, après l'inévitable émotion de leur étrange situation, de plus en plus maitre de lui-même et tout pénétré de la responsabilité qui pesait sur lui, exerçait aussi la plus grande vigilance. Il était moins bien servi par ses sens que son compagnon, néanmoins il était toujours aux aguets, et il découvrit bientôt, à quelque distance, un groupe d'objets noirs qui se mouvaient au-dessus du niveau de la rivière, à un endroit où la hauteur de la rive plongeait le courant dans une obscurité encore plus profonde qu'ailleurs. Il hésita une seconde, et, n'osant pas élever la voix, il fit un signe et montra au chasseur l'objet qui l'inquiétait.

"Oui, oui, reprit celui-ci à voix basse et avec le plus grand calme, nos amis les Indiens, avec leur jugement naturel, ont su trouver un endroit sûr pour abriter vos chevaux. L'eau ne gardera pas la trace de leurs pas au fond du lit de la rivière, et l'obscurité de ce trou, abrité par les rochers, serait capable de rendre un hibou même complètement aveugle. Ah! vous pouvez vous fier aux Delawares, quand il s'agit de trouver une cachette ou de dépister un Iroquois!"

La barque se rapprochait du groupe qui avait tant inquiété le major Heyward, et la troupe se trouva réunie: les Indiens et leur ami en profitèrent pour tenir conseil. La sagacité de ces hommes n'était égalée que par leur calme vraiment prodigieux; nulle hâte, nul entrainement, nulle opinion personnelle ne troublaient leur jugement. Heyward n'entendait point leur langue, mais il lui semblait qu'il pouvait suivre leur discussion; ces hommes simples grandissaient dans son esprit. Il avait déjà reconnu leur habileté: au son de leur voix, à leur attitude, il sentait naitre en lui la plus entière confiance.

V

Durant cette consultation, qui fut longue, ceux dont le sort dépendait maintenant de l'intelligence et de la bonne foi de ces trois hommes, rencontrés par hasard au fond des bois dans une heure de détresse, eurent le loisir de songer à leur triste situation; puis leurs pensées involontairement se reportèrent, avec leurs regards, sur le site qui les environnait.

Des rochers escarpés rétrécissaient en cet endroit le cours de la rivière: ils étaient fort élevés, et l'un d'eux s'avançait si loin sur les eaux, qu'il abritait la barque entière et formait sur la rive comme une profonde caverne, au fond de laquelle les chevaux avaient été attachés. Les pauvres bêtes avaient de l'eau jusqu'au poitrail, et l'effroi d'une telle situation les tenait dans l'immobilité la plus complète.

De grands arbres séculaires ombrageaient tous ces rochers: leurs ombres donnaient au lit de la rivière, assez large pourtant, l'aspect d'un ravin profond: ces masses de feuillage formaient une voûte si obscure, si confuse, qu'on entrevoyait à peine, entre leurs branches presque réunies, une mince bande du ciel plus claire et plus

EN PROVINCE

NOTRE-DAME DE LOURDES

La paroisse a reçu le 10 novembre la visite de Monseigneur Béliveau. Tout en nous apportant sa première bénédiction d'évêque, Sa Grandeur venait bénir le nouveau presbytère. Arrivée de Saint-Léon en voiture, elle passait à Notre-Dame de Lourdes l'après-midi de lundi, se rendant compte par elle-même des progrès matériels accomplis dans cette paroisse qu'elle a vu naitre, grandir et qu'elle a suivi en quelque sorte pas à pas.

Le lendemain, 11 novembre, Monseigneur pouvait constater les progrès spirituels. Il célébrait sa messe à 8 heures et était heureux de distribuer lui-même la Communion à une grande partie de la paroisse qui avait tenu à coeur d'unir ses prières à celles du Nouvel Elu. A 10 heures et demie avait lieu la grand'messe à laquelle assistait au trône Monseigneur Béliveau. A l'issue de la cérémonie, le Rév. Père Antoine, curé, présente au nom de tous une adresse à Sa Grandeur. Après avoir montré les progrès accomplis depuis 20 ans et constaté l'heureux résultat des efforts combinés il insista beaucoup sur la question des écoles, l'une des nôtres étant gravement menacée à la suite de réclamations maladroites présentées au Ministre de l'Education lui-même.

Monseigneur répondit longuement au Rév. Père Curé, félicitant la paroisse des progrès accomplis et insistant particulièrement lui aussi sur la question scolaire, question vitale entre toutes. Il démontra clairement qu'il était indispensable pour l'enfant de débuter à l'école par l'étude de sa langue maternelle, apprenant ensuite grâce à elle les différentes branches du programme scolaire. Un jeune enfant qui doit, dès ses débuts, rencontrer la difficulté de l'usage d'une langue étrangère dans ses différentes études perd là un temps précieux qu'il ne rattrappera jamais. Il perd non seulement l'usage de sa langue maternelle mais n'a, en fin de compte, qu'une connaissance très imparfaite de l'anglais.

Sa Grandeur forma ensuite des voeux de prospérité pour la Congrégation des Chanoines Réguliers qui administre la paroisse depuis sa fondation, espérant qu'ayant maintenant un local vaste et convenable, elle serait plus à même de former des clercs qui, pour le plus grand bien de l'Eglise et du peuple chrétien, seraient en mesure de continuer leur oeuvre.

Nous devons une mention toute spéciale au choeur de chant qui, accompagné par une nouvelle organiste de talent, exécuta brillamment la Messe de Dumont.

"L'Union Musicale de Notre-Dame de Lourdes" rehaussait de sa présence l'éclat de la cérémonie et fit entendre jusqu'au départ de Monseigneur les meilleurs morceaux de son répertoire.

En somme belle et bonne journée qui clôturait dignement le Triduum que le Rév. M. Boivin, curé de Somerset, venait de prêcher avec tant de coeur et d'ardeur.

DELORAINE

Jeudi le douze novembre avait lieu dans la salle d'opéra, appartenant à deux catholiques, une magnifique soirée de paniers organisée par les Dames de l'Autel. Le succès a dépassé toute attente et a fait honneur au dévouement des organisatrices.

Il y avait foule en effet. Catholiques belges, irlandais, français et canadiens-français, tous ont su profiter de la température un peu froide mais si belle que la Divine Providence nous donnait ce soir-là, pour venir en aide aux oeuvres paroissiales. Catholiques et non-catholiques de Deloraine et de la campagne ont apporté 49 paniers, dont le prix de vente moyene fut de $3.35. L'entrée a raporté $44.50, les paniers $165.25, la rafle de quelques objets a rapporté $18.45: en tout $228.30. Ce qui donne un profit clair d'à peu près $220.00. Le bénéfice devait être divisé en trois dont une partie pour les Dames de l'Autel, la seconde pour de sérieux travaux à faire au printemps au cimetière; enfin la dernière pour aider à éteindre la dette du presbytère.

Avec l'argent qui revient à la Société de l'Autel, les Dames ont acheté des chandeliers, une crèche pour Noël, un brule-cierges et quelques fleurs.

L'église s'ornera petit à petit, grâce au dévouement des Dames de l'Autel. Les Dames auront aussi sous peu leurs propres insignes.

Il convient de mentionner aussi le petit concert donné quasi à l'improviste avant la soirée de paniers. Outre les morceaux de chant, de piano, violon, cornet, donnés par quelques catholiques et non-catholiques, les enfants de l'école de la montagne ainsi que les enfants catholiques de l'école publique de Deloraine, ont été très applaudis pour leurs récitations, les autres pour leur chant. En un mot tout le monde a été satisfait et du concert et de la soirée de paniers en général.

* * *

M. l'abbé Evariste Halde, de Laurier, a été l'hôte de M. le curé P.-E. Halde toute la semaine dernière. La semaine précédente, c'était M. l'abbé Théoret, de Grande-Clairière.

* * *

Dernièrement encore, c'est-à-dire les 6, 7 et 8 novembre, la terre était assez dégelée pour labourer Cette dernière quinzaine de beau temps a permis à tous de finir leurs battages; il y avait encore beaucoup de champs couverts de gerbes de blé le 5 de novembre. Les labours d'automne sont très avancés et donnent plein espoir pour la semence de blé à bonne heure le printemps prochain.

FANNYSTELLE

M. Eudore Durealt nous a quitté mercredi soir pour aller visiter ses parents et amis de Gravelbourg, Sask.

* * *

M. James Galloway doit vendre ses biens le 18 novembre à un encan. M. R. C. Brown sera l'encanteur. M. Galoway doit retourner à Galva, Ill., où il fera son domicile.

* * *

M. Ben Clay, qui était parmi nous depuis quatre ans vient de faire l'achat d'un magasin d'épicerie sur la rue Bannerman à Winnipeg. Nous lui souhaitons tout le succès dans sa nouvelle position.

* * *

Visiteurs à Winnipeg cette semaine: Mme Emile Guyot, Melle Bertha Cyrenne, MM. Frantz, P. Painchaud.

* * *

M. J.-E. Guilbault est de retour ici après avoir passé quelque temps à Winnipeg.

* * *

M. Fay, marchand de Haywood, était parmi nous cette semaine.

* * *

M. Gédéon Couture est de retour de l'hôpital de Saint-Boniface, où il a été sous les soins du médecin.

* * *

La magnifique statue de Saint Patrice, don des catholiques irlandais de cette paroisse, est arrivé de Montréal lundi; elle orne maintenant la muraille du choeur de notre église.

* * *

M. et Mme Arthur Beaupré sont les heureux parents, d'une fille née mardi le 11 courant. Parrain et marraine, M. et Mme Achille Morissette.

Inscriptions gravées sur le Carillon de trois cloches du Sacré-Coeur de Fannystelle.

Grosse cloche: "Je m'appelle Marie, Pie, Adélard, Joseph, Georges. Hommage au Sacré-Coeur de Jésus. Le maitre est là et vous appelle. Louer Dieu, convoquer le peuple fidèle, pleurer les morts, éloigner les tempêtes, voilà, chrétiens, mon noble emploi. Vignettes: Jésus sur la croix: S. S. Pius X Pont Max: Saint Joseph: Sacré-Coeur de Jésus.

Noms des donateurs de $50 chacun: MM. Alphonse Castagnier, Polycarpe Côté, Gédéon Couture, Arsène Hébert, Joseph Piché, Marcel Mollot.

Cloche moyenne: "Je m'appelle Marie, Jean-Baptiste, S. S. Pie X, Pape, S. M. Georges V, roi d'Angleterre, Mgr Langevin, archevêque de Saint-Boniface: M. l'abbé Joseph Poitras, curé de Fannystelle.

Vignettes: Armes de Mgr Langevin: "Depositum Custodi."

"Je me suis réjoui en attendant ces paroles. Nous irons en la maison du Seigeur."

Saint Jean-Baptiste; armes de Notre Saint Père le Pape.

Petite cloche: "Je m'appelle Marie, Anne, Jeanne d'Arc.

"Je me souviens."

"Tout homme a deux pays: le sien et puis la France."

SAINT-LEON

La saison morne aproche. Depuis quelques semaines déjà les forêts sont dépouillées de leurs vertes parures, l'arbre isolé, spectre de la nature, tend vers le ciel gris ses longs bras décharnés, la gent ailée, cet hôte joyeux des bosquets, si pétilant de vie et d'audace, fuit vers d'autres horizons plus cléments.

Et ce mouvement migrateur, cette fin des beaux jours, qui décide notre jeunesse, quelquefois une famille, à quitter parents et amis.

Non; ils s'en vont poussés par le besoin, par le désir de se créer un avenir que les circonstances locales ne favorisent plus, essaim de la ruche mère qui fut si prolifique. Ils s'en vont, goutte d'huile, faire tache dans l'océan des mondes, sur ces terres vierges encore, qu'ils fécondent de leurs travaux. Ils s'en vont, dignes successeurs de leurs pères ou de leurs ancêtres, continuer la grande oeuvre colonisatrice, porter et chanter au milieu des dialectes des populations et des langues étrangères, le verbe français et la gloire de leur Créateur.

Ils ont tout quitté, le foyer paisible, la vie facile et agréable, ils disent adieu pour de longs jours peut-être à ces belles fêtes de l'Eglise et de la famille, les fleurs d'hiver...

Ils sont partis peut-être le sourire aux lèvres, le coeur... il ne peut être joyeux. Que les soucis, les épreuves, l'éloignement, n'affaiblissent pas en eux le souvenir toujours si doux du clocher natal, et du foyer paternel, peut-être aussi dans ces contrées de chances... multiples et diverses, il y en aura pour faire fortune, ou mauvaise fortune.

Aux chanceux élus du sort, comme à ceux que la mauvaise fortune abat, et auxquels je pourrais dire: faites contre fortune bon coeur, reprenez une place dans la grande famille que vous avez quittée. Où seriez-vous plus heureux? Oyez la complainte: "Oh! rendez-moi, rendez-moi mon village et la chaumière où je suis né..."

* * *

Les populations de Lourdes, Saint-Léon ont été péniblement affectées, quand elles ont appris dimanche et lundi, 9 et 10 novembre, l'état de santé précaire dont est atteinte la Rév. Mère Supérieure du couvent de Notre-Dame de Lourdes, Mère Augustine.

Espérons que le Ciel n'enverra pas encore cette épreuve douloureuse à ses filles de prédilection, en enlevant à leur affection celle qui incarne d'une façon si parfaite la charité, la bonté et l'humilité; que, au contraire, se rendant à leurs prières, il laissera dans cette pauvre vallée pour de nombreuses années encore et pour l'édification, celle qui est de par le coeur notre mère à tous.

Lorrain.

BRUXELLES

La soirée de charité organisée depuis un mois, par le Cercle Catholique, en l'honneur du R. M. Heynen, curé, et au profit de son église a eu lieu, le 16 novembre, en présence d'une salle comble. Une belle adresse d'hommage a été présentée au dévoué pasteur et tous les paroissiens s'y sont associés chaleureusement. Le R. Curé y a répondu en quelques mots, partis du coeur.

Les trois comédies portées au programme ont été interprétées avec entrain. M. Rodts, secrétaire du Club Belge de Saint-Boniface, a prêté un concours précieux, comme chanteur populaire, en flamand et en français et ses monologues ont eu un grand succès, ainsi que les morceaux de fanfare supérieurement exécutés par l'Union sous la direction de M. A. François et les soli de MM. Doyon, Massinou et F. Hacault. Le choeur: *Soldat du Christ*—bien en situation—a été particulièrement applaudi.

Quant à la vente au profit de l'église elle a été très fructueuse.

AUTOUR D'UN TESTAMENT

La "Correspondance Polonaise" relate le trait suivant, qui est un bel exemple de désintéressement patriotique:

M. Casimir Sikorski, grand propriétaire de la Pologne prussienne et, de son vivant, patriote ardent, laissa, en mourant, un testament par lequel il léguait toute sa fortune à la Société de secours à la jeunesse scolaire polonaise, pour que cette association pût en disposer conformément à ses statuts: en aidant, par des secours pécuniaires, les jeunes Polonais à poursuivre leurs études. L'avoir de M. Sikorski se composait d'un grand domaine et de valeurs diverses, le tout représentant en espèces une somme d'à peu près 750,000 francs.

Or, la justice prussienne contesta à l'Association la personnalité juridique et, par conséquent, la faculté d'acquérir par testament. Elle prononça la nullité de celui du défunt et décida que sa fortune devait échoir aux héritiers naturels.

Quelques-uns des héritiers se montrèrent immédiatement disposés à profiter de la fortune que leur octroyait ainsi un tribunal prussien. Ils se déclarèrent prêts à accepter la part leur revenant et annoncèrent qu'ils satisferaient aux intentions du testateur en versant de leur propre gré un don en argent à la société par lui désignée.

Mais il s'en trouva deux qui refusèrent absolument de transiger ainsi avec leur conscience. Ils firent savoir qu'ils entreraient en possession de leur part, mais uniquement à titre d'exécuteurs de la volonté de leur parent, et pour la transmettre à l'Association sans en retenir un centime: il ne pouvait leur convenir à eux, Polonais, de tirer avantage de la sentence des juges prussiens, au mépris des intentions du testateur, au détriment de la jeunesse polonaise et de la cause nationale.

Ce différend émut vivement la population polonaise: l'opinion prit parti, bien entendu, pour ceux des héritiers qui entendaient leur devoir comme il vient d'être dit. Telle est, dans la Pologne prussienne, la puissance du sentiment de solidarité des Polonais, que des héritiers tentés par la cupidité se sentirent menacés du mépris général et d'une sorte d'excommunication nationale. Ils prirent peur et rentrèrent en eux-mêmes.

C'est ainsi que la totalité de la fortune de M. Sikorski recevra la destination prescrite par le patriotisme du testateur.

lumineuse. Toute la surface du fleuve se trouvait plongée dans l'obscurité la plus profonde. Lassés de rencontrer uniquement à droite et à gauche d'aussi épaisses ténèbres, nos voyageurs tournèrent les yeux en arrière. De ce côté encore leurs regards étaient bornés de la façon la plus complète: la rivière faisait un coude rapide, et l'on ne pouvait distinguer que la ligne noire des rives. Ils cherchèrent alors à sonder l'espace en avant; mais aucune clarté ne leur permit de distinguer rien de précis. Il leur parut seulement qu'à une distance assez rapprochée d'eux la rivière entière tombait du ciel et se précipitait dans de profondes cavernes; le bruit de cette chute se faisait entendre fort loin et allait éveiller de tous côtés les échos des bois solitaires.

Le lieu était sinistre; néanmoins sa solitude semblait si profonde, il paraissait si impossible qu'un ennemi pût avoir accès dans une retraite si sûre et si écartée, que les deux soeurs respirèrent plus librement, et de leur côté aussi, en même temps qu'Heyward, commencèrent à renaître à l'espérance. Elles se sentaient plus tranquilles et plus maîtresses d'elles; la beauté sauvage de ce site, l'étrangeté de leur situation, le péril, non encore conjuré, qui les menaçait, tout portait leur pensée vers Dieu; elles prièrent silencieusement et attendirent l'issue de la délibération avec confiance.

Les chevaux, attachés de très près aux troncs de quelques arbustes qui plongeaient presque dans le courant, devaient passer en cet état endroit toute la nuit: ainsi venaient de le décider les Mohicans et le chasseur; il n'était pas possible d'ailleurs de les conduire plus loin, et il eût été trop dangereux de les abandonner dans la forêt, et d'annoncer ainsi aux rôdeurs des bois que les voyageurs étaient privés de leurs montures.

La consultation finie, le chasseur fit placer à l'une des extrémités de la barque Heyward, les deux jeunes filles et le maitre de chant; puis il prit lui-même position à l'autre bout, et, autant qu'ils pouvaient l'apercevoir, les passagers remarquèrent qu'il avait une pose aussi fière et aussi dégagée que s'il eût été debout sur le gaillard d'arrière d'un vaisseau de haut bord, et chargé d'en diriger la marche. Les deux Indiens, rentrés dans l'ombre, étaient sans doute retournés au poste qu'ils occupaient avant l'arrivée du canot: mais le major, si attentif qu'il fût, ne les avait point vus disparaitre, et rien ne pouvait lui faire soupçonner maintenant le lieu de leur retraite; il voulut interroger le chasseur, mais celui-ci ne parut même pas l'entendre.

Il venait d'appuyer fortement une longue perche sur l'angle du roche, et d'un seul effort avait poussé la nacelle dans le milieu du courant. La lutte entre les flots, si rapides en cet endroit, et la frêle embarcation fut longue et pénible; pendant plusieurs instants, malgré les efforts héroïques du nautonier, la solidité de ses muscles et son expérience longtemps éprouvée, il parut douteux qu'on parvint, ainsi chargé, à remonter la rivière. Nos voyageurs demeuraient dans le plus grand effroi; ils avaient reçu l'ordre de ne pas faire le moindre mouvement, dans la crainte de faire chavirer la nacelle, peu accoutumée à un aussi grand nombre de passagers; mais enfin la victoire resta à leur guide, et ils commencèrent à avancer avec lenteur, respirant à peine et ne pouvant détourner leurs regards de l'eau menaçante. Vingt fois ils se crurent sur le point d'être engloutis; il leur paraisait à chaque instant que l'ombre devenait plus sombre encore et la rivière plus rapide, en même temps que le bruit de la chute était plus terrible et plus retentissant; mais le pilote expérimenté qui les conduisait triomphait toujours de l'obstacle, et son calme rassurait le major.

Un effort plus vigoureux, désespéré, à ce que pensèrent les deux jeunes filles, acheva cette périlleuse navigation. La plus jeune des deux soeurs se couvrait les yeux de ses deux mains pour écarter l'idée du danger, convaincue qu'elle était qu'ils allaient tous être entraînés dans le tourbillon qui bouillonnait au pied de la cataracte, quand leur guide annon*a d'une voix calme qu'ils étaient arrivés au but. La barque s'arrêta près de la plate-forme d'un rocher, qui s'élevait à peine de quelques pouces au-dessus du courant, et que le rejaillissement de l'eau entretenait dans une humidité constante.

"Où somems-nous? s'écria le major Heyward, remarquant que le chasseur ne faisait plus usage de ses avirons, et que nous faut-il faire à l'heure présente?

—Nous sommes aux pieds du Glenn, qui se dresse au milieu de la rivière," répondit son interlocuteur, devenu tout à coup bruyant et parlant à haute voix contre son habitude. Il ne craignait plus, en effet, que les éclats de sa voix le trahissent; le bruit assourdissant de la cataracte, dont la chute les enveloppait de tous côtés, ne pouvait permettre à la voix humaine de s'entendre bien loin. "Ce que vous avez à faire maintenant est bien simple, ajouta-t-il aussitôt; débarquez avec précaution dans la crainte que le canot ne vienne à chavirer, car il nous faudrait alors reprendre la route que vous venez de parcourir, et je vous assure que vous la feriez moins agréablement que tout à l'heure; à la vérité, je ne vous cache pas que vous iriez beaucoup plus vite. Pourtant vous avez pu voir qu'il m'en a coûté pour vous amener jusqu'ici; quand les eaux sont hautes, la rivière est rude à remonter; d'ailleurs, cinq personnes dans une barquette faite d'écorce et de gomme font un chargement trop considérable. Dieu nous a gardés; allez doucement, et ne tentons pas de nouveau la Providence. Vous allez monter sur ce rocher, vous y tenir bien tranquilles; j'irai pendant ce temps-là chercher les deux Mohicans et le daim qu'ils ont chargé sur le dos de l'un de vos chevaux. Car pour ce qui est de jeûner en pleine abondance, c'est une sottise, et, à mon avis, autant vaudrait abandonner sa chevelure aux Mingos que d'entrer dans le Glenn sans provisions."

Cet ordre était trop bien dans les désirs de nos passagers pour qu'ils se le fissent répéter. La traversée, comme au chasseur, leur avait paru rude; ils s'étaient trop demandé s'ils arriveraient jamais, pour reculer même d'une minute l'instant qui les mettrait en sûreté. Ils avaient à peine posé le pied sur le rocher, que la barque, filant avec la rapidité d'une flèche, s'était déjà éloignée, emportée par le courant d'une rapidité vertigineuse. Abandonnés ainsi à eux-mêmes, ils n'osaient trop se hasarder sur ce rocher glissant, au milieu de ces épaisses ténèbres; ils tremblaient à chaque instant de faire un faux pas sur cette surface lisse, glissante et constamment arrosée par la cascade, qui s'épanchait à quelques pieds d'eux dans des abîmes avec un fracas épouvantable; ils se sentaient comme enveloppés par les flots de la cataracte, qui s'engloutissait à droite et à gauche dans d'immenses cavernes, dont les échos lointains et sonores leur laissaient soupçonner toute la profondeur.

Il est vrai de dire que leur attente ne fut pas longue; le chasseur revint plus tôt qu'ils ne le pensaient. Sans doute sa barque était moins chargée, et les deux Indiens lui avaient prêté main-forte pour remonter le courant. Le retour des Mohicans et du brave chasseur rendit au major toutes ses espérances: il lui sembla qu'il ne pouvait plus douter maintenant de leur générosité et de leur dévouement, et il se reprit à espérer de sauver Cora et la jeune Alice, se flattant qu'avec de tels guides et de tels défenseurs il les ramènerait promptement à leur père et les garantirait de tout danger. Sans qu'il en eût rien dit, pendant leur absence, l'inquiétude était quelque peu entrée dans son âme. Il ne doutait plus maintenant.

Hélas! dans de telles occurrences, l'esprit de l'homme le mieux équilibré a peine à rester dans la mesure, et bientôt, malgré cette preuve de fidélité si grande, le major se sentira encore assailli par ses craintes. Seul l'homme blanc, il faut le dire, pouvait lui présenter quelque garantie de sécurité; car les Indiens,—le jeune officier anglais en ayait fait trop souvent l'expérience,—ne devaient, selon lui, qu'attendre une occasion de les remettre aux mains de leurs ennemis, ou plutôt de se tourner eux-mêmes contre lui et ses compagnes. Il avait peu d'inquiétude pour lui: il savait bien qu'un soldat peut toujours mourir en se défendant, et échapper ainsi aux cruautés et mettre son honneur à l'abri; il n'en était pas de même des deux filles du colonel Munro. Cette pensée le navrait et peut-être le rendait injuste pour ces hommes qui venaient de les tirer d'un si grand embarras.

Il s'avança vers eux aussitôt qu'ils furent débarqués, et, avec une aisance qui était bien loin de son coeur oppressé, il engagea ainsi la conversation:

"Maintenant nous voici dans une situation fortifiée; la garnison me parait excellente, et, d'après ce que je vois, nous sommes munis de bonnes provisions. Je crois que dans ce fort nous pourrions défier Montcalm et ses alliés; mais nous n'avons aucun moyen de nous renseigner sur nos ennemis, et pourrons-nous apercevoir d'ici les mouvements de ceux que vous nommez les Iroquois?

—Je les nomme ainsi, reprit gravement le chasseur, parce que je regarde comme ennemi tout indigène qui parle une langue étrangère, quand même il prétendrait servir le roi. Si Webb veut trouver de la bonne foi, de l'honneur chez les Indiens, qu'il fasse venir les peuplades des Delawares et renvoie chez eux, en toute hâte, tous ces perfides Mohawks, ces féroces Onéidas et les six nations de coquins qu'il a prises à sa solde; qu'il les renvoie dans le Canada, d'où ces brigands n'auraient jamais dû sortir.

—Comment! reprit le major, qui sur ce point partageait l'avis des représentants de son gouvernement, voudriez-vous nous amener à changer des amis belliqueux contre des alliés inutiles? N'ai-je pas entendu dire que les Delawares ont déposé le tomahawk et consenti à porter désormais des noms de femmes?

(*A suivre.*)

MGR BELIVEAU BENIT UN NOUVEAU COUVENT

La paroisse de Saint-Léon possède maintenant une belle maison d'instruction.

Notre paroisse était en liesse dimanche dernier 9 août, car elle avait le bonheur de posséder celui qui pendant quelque temps en fut le desservant. Il y a quelques années de cela c'est vrai mais le souvenir n'en est pas moins resté vivace.

Elle fêtait donc, notre paroisse, Sa Grandeur Mgr Béliveau, évêque auxiliaire de Saint-Boniface, venu spécialement pour bénir le nouveau et superbe couvent, oeuvre de nos Rév. Soeurs des Cinq Plaies de Notre Sauveur, (ce même couvent dont il a déjà été fait mention ici à plusieurs reprises).

La grand'messe fut chantée par le curé de la paroisse, le Rév. Père Dom Marie-Antoine Straub. Le sermon fut donné par Sa Grandeur en termes touchants et d'une haute piété.

A l'issue de l'office M. Ovila Gareau, président de la Société Saint-Jean-Baptiste, présenta à Mgr Béliveau, au nom de la paroisse, une adresse de bienvenue et de reconnaissance, en témoignage des hautes vertus, de l'intelligence et du dévouement dont est animé le coeur du nouveau prélat, et dépensés avec tant de générosité et d'ardeur depuis si longtemps déjà, dans la lutte si inégale que l'esprit satanique a déchaîné contre la race française catholique, dans ces contrées; hommage de reconnaissance pour la coopération si efficace aux grandes oeuvres dont l'entreprise est tout à l'honneur de notre vaillant archevêque dont il est l'ami le plus fidèle.

Sa Grandeur, tout en remerciant, en termes émus, les paroissiens de leur souvenir fidèle et de leur affectueux accueil, s'étendit avec beaucoup d'à-propos sur les questions toujours si vitales pour notre race, de l'éducation scolaire et des injustes procédés dont se servent avec tant d'astuce et de cynisme les ennemis héréditaires de notre race et de notre foi. Il nous démontra très pratiquement et non moins énergiquement de quelle façon procéder pour nous débarrasser de cette tourbe scélérate qui nous oppresse et ne cesse de piétiner nos convictions les plus intimes comme nos droits les mieux établis.

Politiciens sans vergogne qui sous le masque rouge ou bleu, ça n'a pas d'inconvénient, n'ont que le seul appétit de satisfaire leur sectarisme fanatique anglomane et d'emplir leurs poches! Ils ont cependant une crainte ces hommes, les dieux du jour: la crainte du petit carré de papier qui au jour de l'élection les fait frémir. Eh bien, il convient à nous les hommes de coeur, qui ne sommes pas en définitive des Chinois de Chine ou des nègres de l'Afrique, de faire respecter les droits qui nous appartiennent et de protester autant qu'il sera nécessaire pour la reconnaissance de ces mêmes droits jusqu'à complète satisfaction.

Que ce petit morceau de papier soit employé à nous donner des hommes; qu'il soit donné pour l'homme qui sans distinction de parti nous offrira à nous autres catholiques de langue française les meilleures garanties pour la sauvegarde de non-seulement ce qui reste de nos droits ce qui est une insulte, mais qui nous aidera à reconquérir ce que la haine, la lâcheté ou l'ambition nous ont ravis. Nous voulons notre place, cette place que nos pères nous ont faite, cette place, héritage spolié de la façon la plus odieuse et la plus vile. Rien que cela.

Merci à Monseigneur; ces paroles de vérité et de vie seront propres à ranimer les courages et à stimuler toujours davantage pour la bonne cause les hommes d'énergie et de bonne volonté.

Immédiatement après l'allocution de Mgr la foule présente, rangée processionnellement, prit le chemin du couvent, que Sa Grandeur bénit tout particulièrement et avec solennité.

Après quoi chacun s'en fut dîner.

Vêpres à cinq heures, et à sept heures précises grande séance offerte par la jeunesse, les pensionnaires du couvent, en l'honneur de Mgr Béliveau et au profit du couvent.

Cette soirée vraiment charmante, présidée par Sa Grandeur, ne fut pas seulement charmante, mais un succès. Plus de 300 personnes se pressaient dans la salle du théâtre (notre couvent tout à fait moderne n'a pas oublié ce petit accessoire qui n'est pas du tout à dédaigner et dont nos contemporains se montrent si affolés. De nombreux étrangers des paroisses voisines vinrent renforcer la fête et prêter le concours de leur obole et de leurs gracieux services. Il en vint de Saint-Alphonse, Mariapolis, Notre-Dame de Lourdes et surtout de Somerset.

Un certain nombre de personnes furent nos hôtes de la journée, ayant accompagné Mgr Béliveau, ou étant accouru spécialement pour la cérémonie. Notons M. l'abbé Alex. Lambert, secrétaire particulier de Sa Grandeur, M. G. Brunet, inspecteur des écoles, (M. Roger Goulet et M. Potvin se sont excusés), M. et Mme Collin, de Saint-Boniface, les respectables parents de notre si dévouée bonne Soeur en religion Marie-Louise, dont les épaules portent si allègrement ces lourds fardeaux multiples et combinés de l'enseignement bilingue, de la musique et de ces réjouissances morales dont nous savons appécier les charmes. MM. Daoust et Dugal, également de Saint-Boniface, qui ont entrepris et exécuté pour la grande satisfaction des intéressés, l'installation du système de chauffage et d'eau. A la séance du soir, nous remarquons outre les personnes mentionnées, les RR.PP. Edouard, Joseph Picot de Notre-Dame de Lourdes, Antoine, curé de cette dernière place vint un peu sur le tard.

L'orchestre de Somerset, par sa participation généreuse et agréable à cette petite fête mérite certainement des félicitations.

Personnages composant cet orchestre: M. J.-A. de Froment, Melle Emma de Froment, MM. Louis et David Girouard, Mme David Girouard, M. le Dr Rocan, Mme Rocan. Les partitions servies, vraiment bien à leur place dans la suite du décor, ou de la pièce jouée, furent très goutées. Je souligne surtout "Simple Aveu."

On remarque MM. et Mme Perrault de Somerset, contracteur et constructeur de l'édifice, M. et Mme Damien Labossière, secrétaire-trésorier de la municipalité de Lorne, Mme Cusson, Melle Cusson, M. Ed. Cusson, fils, Mme J. Labossière, Melle Anna Labossière, M. R. Décosse, fils, Mme Louis Girouard, également de Somerset, etc., etc.

Voici dans l'ordre le programme tel qu'exécuté:

Duo: "A toute Vapeur", par Berthe et Yvonne Cusson.

Cantate: "Jour de fête", choeur des élèves, 65 personnages.

Compliments: Annette Durand, Fabiola Rocan.

Monologue: "Salut à la belle assistance", Célestin Rondeau.

Orchestre: "Sunday Night".

(1er acte) Almaïza: drame en 5 actes, 2 tableaux, ou épisode de la prise de Grenade sous Ferdinand le Catholique en 1492.

Role principal, Dona Almaïza, M. A. Parent de Letellier; Dona Blanca, Comtesse de San Carlos, Clémentine Labossière; Dona Mercedès, Comtesse de Los Marajos, Rosalie Bourrier; Dona Lorenza, de Dodeïro, Alice Labossière; Juanita, bonne de Dona Almaïza, Marie Bouderlique; Inès de Roveïro, Julienne Rondeau; Fatina, femme de chambre de Dona Mercedès, Aldina Verville; Carmen, la muette, Marthe Wasse; Hadidjoh, la sorcière du Mont Sierra Nevada, Zéphirine Payette.

Intermèdes: Monologue: "Le petit chapeau rouge", Berthe Cusson.

Compliment: 5 petits garçons.

2me Acte.

Monologue: "Les deux livres d'étrennes", Melle G. Rocan.

Chanson: "La montre de ma marraine", 11 fillettes.

Monologue: "L'inventeur", Hector Lafrenière.

3me Acte.

Orchestre: "Dors fillette."

4me Acte.

Saynette: "La voix des meubles", Berthe, Yvonne Cusson, Corine Pèlerin.

Monologue: "Si je n'avais point de langue", R. Rocan.

Compliment: 5 fillettes.

Monologue: "Mother, I love you so", Melle A Roy, de Saint-Boniface.

Orchestre: "Blue Eyes".

Monologue: "La musique des fleurs", E. Bourrier.

5me Acte.

Compliment: 3 fillettes.

Orchestre: "Simple Aveu".

Saynète: "Compliment: la voix du coeur", 18 fillettes.

Chant: "Les bannières", 16 fillettes.

Adresse à Monseigneur Béliveau, Julienne Rondeau.

Orchestre: "O Canada".

Immédiatement après la séance eut lieu la vente des paniers. De par le programme simple aperçu on peut se faire une idée du dévouement des maîtresses et de la bonne volonté de l'élève.

Pour terminer, fidèle interprète des paroles de Sa Grandeur comme lui je répète: "Ce ne sont pas des compliments que j'adresse aux élèves, comme aux maîtresses, qui viennent de se révéler d'une façon si surprenante, tout à leur avantange, mais des félicitations."

Et, je ne peux trop en adresser. N'est-ce pas justice de reconnaître et de savoir apprécier chez nos religieuses l'esprit de dévouement à leur noble cause et l'intelligence éclairée?

Pour l'encouragement de ces petits enfants si gentils dans leurs simplicité ingénue.

De ces jeunes filles si remplies de bonne volonté dont la tâche ardue, rendue plus difficile par la locution de ces noms pour elles étranges met en valeur leurs mérites respectifs.

Le résultat de la soirée fut, vente de paniers comprise, $122.

Lorrain.

ST-BONIFACE

Mgr Langevin est revenu d'Europe dimanche matin.

* * *

Mgr Dugas s'est rndu dimanche à Norman, près de Kenora, bénir une belle cloche de 900 livres. A trois heures il y eut sermon en anglais et en français par le R. P. Lewis o.m.i., de Calgary. Après la bénédiction de la cloche il y eut un grand banquet dans le soubassement de l'église.

Le R. P. Dalaire, o.m.i., est desservant de Norman.

* * *

Tout fait escompter que le concert que donnera jeudi soir la fanfare LaVérendrye sera un succès. Cette séance aura lieu dans la salle de l'Académie Provencher. Le prix de l'admission n'est que de vingt-cinq sous.

* * *

MM. Bénoit et Cie ont obtenu le contrat pour la construction de la nouvelle gare du C. N. R. Cette gare, de style très moderne, coûtera $25,000.

* * *

Dimanche, 23 novembre, aura lieu, au club de Raquettes "Le Voyageur" l'élection des officiers. Les membres recevront une carte du trésorier, M. Jos. Vermander, donnant avis de cete assemblée et réclamant la contribution pour la saison 1913-14. Il est nécessaire d'être en règle avec ses cotisations pour avoir droit au vote. Le trésorier reoit dès à présent les montants dûs. La saison s'annonce bien. En avant la raquette.

Communiqué.

* * *

La seconde partie de carte des Artisans a eue lieu mardi soir dernier, à la salle Leclerc. Après l'assemblée où M. Potvin fit undiscours sur les avantages de la société, la partie commença.

Liste des prix gagnés:

Madame A. Lemay, un superbe plateau en verre taillé, offert par le Docteur Laurendeau; M. J.-B. Leclerc, une paire de boutons de manchettes, ces boutons décorés des armes de la société furent donnés par M. J.-E. Fontaine. Prix de consolation, Madame J.-A. Beaupré et M. A. Lemay. Après la partie, il y eut goûter servi gracieusement par M. et Madame Leclerc, puis programme de musique comportant: piano par Melles M.-J. Bérubé et Alice Mondor; déclamation par M. A. Commune; chant, par MM. A. Potvin, J.-E. Lévêque et M. le président J.-A. Beaupré.

L'assemblée présenta à M. Alex. LaRivière, vice-président, des des voeux de bonheur à l'occasion de son quarante-deuxième anniversaire de naissance. Prochaine soirée: le 25 novembre courant, fête de la Sainte Catherine. Il est rumeur qu'il y aura de la "tire".

AU COLLEGE

Bienvenue.—Le Révérend Père Carrière, provincial, et le R. P. Bellavance (socius) revenus d'Edmonton, sont en visite au Collège. Nous qui les avons connus, nous sommes contents de les revoir; et nos compagnons nouveaux sont aussi joyeux de pouvoir apprendre à les estimer et à les aimer. Tous, nous leur souhaitons une sincère bienvenue.

* * *

Retour et causerie agréables.—Vendredi dernier, nous avions la joie de voir le retour de notre Recteur, le R. P. Lecompte. Le Père Lecompte n'a pas consenti à ce qu'on lui fit une réception publique, mais il a préféré arriver parmi nous comme un père parmi ses enfants. Avec un grand sourire d'amour il nous a salués, et ses yeux rayonnants ont captivé nos regards joyeux d'affection. Nous nous sommes assis tout près de lui comme en famille et il nous a parlé des choses dont son coeur était plein. Il nous raconta les miracles de Saint Janvier et de Saint Louis de Gonzague. Il nous racontait cela simplement, mais si fidèlement et avec tant de conviction que la scène revivait devant nous; et en l'entendant parler, nous croyions voir la foule enthousiaste des Napolitains en présence du sang de Saint Janvier. Il nous dit aussi comment deux fois il eut le bonheur de voir le Souverain Pontife "On parle souvent, dit-il, de la bonté du Pape. C'est vraiment remarquable, en effet, comme sa bonté éclate sur ses traits. Quand il parle, c'est avec un sourire triste et bon." En disant ceci, le Père Lecompte souriait aussi!

Le voyant sourire, nous pensions de lui ce qu'il disait du Pape et nos coeurs pénétrés s'écriaient: "Père, nous répondrons à ta bonté!"

* * *

Du calme.—Grâce à la température froide de lundi et de mardi derniers, les petits réussirent à se faire un morceau de glace; et jeudi après-midi, ils s'y trémoussatient. Oh! c'était bien un peu raboteux; mais il ne faut pas se montrer trop difficile à pareille époque.

Voulant peut-être établir un record, ces petits bonshommes organisèrent une partie de gouret. L'enthousiasme ne fit pas défaut. Ils jouèrent avec tant de chaleur que, depuis ce jour, le froid a disparu. Et le morceau de glace est devenu un étang. Espérons que, à l'avenir, nos braves petits sauront mettre un peu plus de modération dans leurs ébats.

* * *

De l'excitation.—Les petits ne sont pas les seuls à mettre de l'ardeur dans leurs amusements. Les intermédiaires et les juniors de la grande division peuvent leur damer le pion sous ce rapport, surtout quand ils jouent à la balle au panier. Mais cette fougue cause des embarras aux arbitres. Le désir de gagner fait parfois surgir des protestations énergiques contre les décisions données. Heureusement, les arbitres savent garder un sang-froid imperturbable qui calme la trop grande vivacité de certains protestataires.

Les spectateurs ne sont pas étrangers à cet enthousiasme tumultueux. Leurs acclamations frénétiques sont plus que suffisantes pour exciter les joueurs qui se font une lutte de corsaires, afin de gagner le championnat. Actuellement, les intermédiaires ont joué quinze parties de ligue et chacun des quatre clubs a trois victoires à son crédit.—Chez les juniors, les clubs Désautels et Régnier sont égaux, ayant remporté quatre victoires chacun. Mais le général Paillé et ses pirates aspirent, eux aussi, à la première place. Après avoir pourfendû le majestueux capitaine Désautels et toute son équipe, ils vont faire subir le même sort aux voltigeurs du colonel Régnier, dans le onzième engagement.

* * *

Nos pioupious.—Pour protester contre ceux qui veulent avoir l'hiver maintenant, nos pioupious en herbe ont fait leurs exercices militaires en plein air, dimanche. Ils ont du nerf et du toupet, nos gars. Parions qu'ils ne seraient pas arrivés en dernière place dans le concours d'endurance qui eut lieu à Montréal, dernièrement.

* * *

Est-ce vrai?—L'autre jour, Euclide chaussait ses patins et allait pirouetter sur la glace. Deux heures après, la glace avait baissé d'un pouce, paraît-il.

* * *

Qui a raison?—Albert affirme que *Savard rit* sans cesse; mais Philippe soutient qu'il est toujours sérieux, et Marius prétend que *ça varie.*

Ecrivain philosophe.

* * *

COIN DES PETITS

Les "imberbes s'appuyant sur leur expérience" ont patiné plusieurs fois la semaine dernière. "Les vieilles moustaches, pendant ce temps, réparaient l'enceinte de leur patinoire en esquissant un sourire... d'espoir.

* * *

Depuis que nos jouvenceaux sont devenus "prophètes", les oracles pleuvent de tous côtés. On accourt en foule auprès des pythies les plus célèbres, et les questions les plus angoissantes y sont résolues. Aussi que de coeurs satisfaits et de courages ranimés!

Paul demandait l'autre jour: "Croyez-vous, noble Pythonisse, que les "cadets" reviendront dans notre réserve essayer de faire la "belle". La Pythonisse, frémissante, les yeux en feu, répond: "Non, car c'est un peu loin, et pour porter les "cadets" tout le long de la route, il faudrait "tout le monde et son Père".

Lépine, anxieux: Pythonise chérie, une question seulement: des amateurs enregistrent 17 plus 5 points contre une équipe qui n'en compte que 8 plus 10; quelle équipe demeure victorieuse? La Pythonisse, avec un sourire aimable: "Dans l'Ouest c'est celle qui fait le moins de points".

Hervé soucieux: "Matrone, qu'y a-t-il de plus propre à mouler une binette de journaliste embêté!" La devineresse avec un éclat de rire: "Une réponse prématurée."

Que d'autres questions encore!

Le temps nous manque pour les rapoprter toutes.

* * *

Les équipes de gouret se formeront bientôt. Verrons-nous cette année l'enthousiasme et l'entrain magnifiques déployés l'hiver passe par nos équipes de ligue? A voir l'empressement de chacun, pour s'enrôler dans les différentes équipes seniors ou intermédiaires nous ne doutons pas que la saison qui vient sera aussi féconde que la précédente en succès et en évènements glorieux."

* * *

A L'ACADEMIE DU COLLEGE

La séance académique de dimanche soir, le 16 novembre, fut entièrement donnée par les élèves de Versification, et les jeunes, par le brio avec lequel ils se sont tirés d'affaire, ont su rendre leurs aînés jaloux.

Il y avait lutte entre l'avocat et le médecin, à savoir: lequel des deux, à le considérer tel qu'il se présente, dans la vie ordinaire, fait le plus de bien à la société. La basoche avait pour défenseurs Louis Fontaine et Jean Préfontaine, et le scalpel, Armand Bertrand et Edmond Préfontaine.

Je suis la Chirurgie et de mes
mains sanglantes,
Dans la peau du prochain, je me
taille des rentes.

affirmaient les basochiens. Vous êtes des voleurs et des menteurs répliquaient leurs adversaires,

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui;
Comptez ce qu'il en reste à
beaucoup de familles:
Vous verrez que Perrin tire
l'argent à lui,
Et ne laisse aux plaideurs que
le sac et les quilles.

Enfin le débat se dénoue par la victoire de la médecine sur le barreau.

Deux autres versificateurs, Valmério Brabant et Hyacinthe Lapointe ont reu des éloges très bien mérités pour leurs belles déclamations.

TENOR CANADIEN

Winnipeg possède maintenant un ténor canadien-français de première force, M. L.-S. Hélie.

Il a fait ses études de pose et de culture de la voix à New York et donné, dans Québec, une série de concerts très applaudis.

M. Hélie donnera des leçons de pose et de la voix à sa résidence 232 rue Donald.

M. Hélie est ténor soliste à l'église Sainte-Marie.

DE RETOUR'

Le R. P. Blais, o.m.i., est revenu vendredi du Minnesota et du Dakota où il a prêché plusieurs retraites.

UNION NATIONALE

Les Français qui cherchent de l'emploi à Winnipeg ou à Saint-Boniface peuvent s'adresser tous les jours de 10 heures a.m. à 3 heures p.m. au président du Comité du travail de l'Union Nationale Française de l'Ouest, M. Brunache, a son bureau chambre 26½ Canada Life Building, Portage avenue. Tous les renseignements seront donnés gratuitement.

Les défauts de l'esprit augmentent en vieillissant, comme ceux du visage.

MGR BELIVEAU VISITE LA PAROISSE DU SACRE-COEUR

Les paroissiens du Sacré-Coeur font une chaleureuse réception à Mgr Béliveau qui donne une belle conférence sur l'Acadie.

La paroisse du Sacré-Coeur a fait une chaleureuse réception à Mgr Béliveau, jeudi soir dernier. C'était sa première visite à l'élément français de Winnipeg et il était l'hôte des sociétés de l'Assomption (Les Acadiens) et Saint-Jean-Baptiste.

Plusieurs prêtres de l'archevêché et religieux de Saint-Boniface avaient accompagné Mgr Béliveau. Un joli programme de musique, de chant et de déclamation fut exécuté. La fanfare du Juniorat, sous la direction du R. P. Caron, o.m.i., prêta son concours à cette manifestation.

Après l'ouverture par la fanfare du Juniorat et l'exécution très réussie et applaudie d'"Une pièce dans le style ancien" par Mme Beaudry, toute l'assistance chanta l'hymne national acadien: "Ave Maris Stella". Puis M. Arseneault, président de la Société de l'Assomption, explique la raison d'être et le but de la société. La réunion de ce soir a pour objet de souhaiter la bienvenue à Mgr Béliveau, de lui demander d'approuver la société et de lui choisir un aumônier.

Mgr Béliveau, vigoureusement applaudi, se lève pour répondre aux souhaits de bienvenue de M. Arseneault.

Il se dit heureux d'être l'hôte de la société de l'Assomption et de la société Saint-Jean-Baptiste car s'il est canadien-français par droit de naissance, il est de par ses origines acadien. Ses ancêtres eurent l'honneur d'être déportés par les autorités anglaises du temps. A travers les forêts, ils vinrent s'établir au Canada. Une autre raison d'estimer ce salut conjoint des deux sociétés, c'est que ces deux sociétés poursuivent un même idéal. Ces deux groupes sont de souche française. Les Acadiens sont venus de Bretagne, cette rude patrie des persévérants. Et vraiment les Acadiens devraient avoir une dure tête pour passer à travers toutes les épreuves qui marquent leur histoire. Dans la poursuite de cet idéal commun aux deux groupes, ils doivent conserver les deux dons splendides apportés par leurs ancêtres: le don magnifique de la foi et le don royal de la langue française. Nous devons les conserver purs et intacts aussi longtemps qu'il y aura une goutte de sang français dans nos veines. C'est l'attachement inaltérable à cette idéal qui fut la raison de la barbare déportation des Acadiens. Ils avaient le grand tort de tenir à leurs droits, à leur langue et à leur foi.

Suivre l'histoire de ce petit peuple est intéressant et captivant. Ceux qui l'aiment et veulent connaître sa belle épopée de douleur et d'héroïsme peuvent, s'ils sont familiers avec l'anglais, lire "Evangeline" de Longfellow, ou encore "Pélerinage au pays d'Evangeline" de Longfellow, ou encore l'oeuvre de Rameau de St-Père.

C'est dans l'étude de l'histoire de nos commencements, si rudes, si pénibles mais si beaux, si vibrants de foi, qu'on puise l'énergie de suivre notre idéal, de la défendre toujours, partout, envers et contre tous.

Mgr Béliveau résume l'histoire de l'Acadie.

Il rappelle l'établissement des premiers colons, leur rapide développement. Dès la fin du 17ème siècle, elle atteint déjà 2,000. L'immigration ne lui a fourni aucun apport. C'est par sa remarquable natalité que la petite colonie de 1632 s'est accrue. Ces deux mille colons tiennent tête aux Etats de la Nouvelle Angleterre. Mais le nombre les force à céder. En 1713, le traité d'Utrecht fait passer l'Acadie sous la domination anglaise. La période sombre de l'histoire acadienne commence. C'est une série de sournoises et violentes persécutions de la part des nouveaux maitres qui font fi des traités et de la parole de la reine Anne. Tout cela aboutit à

M. J.-J. ARSENEAULT.

la lamentable et barbare déportation des Acadiens de Grand Pré. Il n'y a rien de semblable dans l'histoire des peuples nègres. Dix mille Acadiens furent arrachés de leurs foyers, et, séparés les uns des autres, jetés aux quatre vents de l'Amérique. Quelques-uns seulement des 15,000 ou 16,000 Acadiens, descendants des cent cinquante familles françaises émigrées en Acadie au temps de la domination française, peuvent échapper au barbare anglais et fuirent dans la forêt traqués de toutes parts par leurs persécuteurs. Ce fut un acte de piraterie à peine croyable. Qu'on ne l'oublie pas. Certes un peuple doit pardonner mais il est bon qu'il se souvienne du soufflet reçu et qu'il s'en souvienne longtemps. C'est toujours la même tyrannie qui ne respecte les minorités qu'en autant qu'elles sont puissantes et peuvent par la force tenir tête à l'oppresseur. Il n'est que juste de rappeler que cette honteuse déportation ne fut pas le fait de la couronne anglaise mais des gouverneurs anglais qui ont jugé à propos de faire disparaitre des archives de la Nouvelle Ecosse les traces de leurs vilenies. Pour connaitre toute la vérité il faut recourir aux archives du British Museum.



MGR BELIVEAU.

Cependant ce peuple de 17,000 âmes dispersés dans tous les Etats-Unis ne se tient pas pour battu. Lentement il se refait. Il est si obscur qu'on ne s'aperçoit pas du travail de réorganisation. Bientôt il forme un tout compact. Les Canadiens-français leur tendent la main. Deux prêtres de Québec vont établir un collège à Memramcook. L'oeuvre de reconstruction est maintenant assurée. D'année en année, elle ira en se fortifiant. En 1881, le Congrès National des Acadiens donne naissance à la Société de l'Assomption. Nom bien significatif car l'Assomption c'est la fête de l'espérance, c'est la Vierge, Etoile de la Mer, qui guide le navigateur et le sauve des situations désespérées. Une société de secours mutuels est aussi fondée. Et exemple que les Canadiens-français devraient imiter, une souscription est organisée afin de fonder des bourses pour l'instruction de jeunes Acadiens. Actuellement, ces bourses maintiennent 60 élèves dans les écoles supérieures.

Mgr Béliveau recommande l'union entre les deux groupes. Il met en lumière les nombreuses analogies de l'histoire des Acadiens et du groupe français de l'Ouest. L'Acadie a eu ses Lawrence, depuis 30 ans nous avons les nôtres. Les mêmes sentiments qui animaient les persécuteurs des Acadiens animent les nôtres. Là c'était la manière brutale: ici, c'est la même manière hypocrite et sournoise. En Acadie on s'attaquait au moins aux hommes: ici, on s'attaque à l'âme des enfants. N'oublions pas. C'est en dépit des droits garantis par les traités que Lawrence et ses comparses déportaient les Acadiens. Ici on nous vole également en dépit des traités, de la constitution et de notre droit à la reconnaissance britannique. Car si le Canada est anglais aujourd'hui, on le doit aux poitrines françaises.

Mgr Béliveau termine sa conférence religieusement écoutée et fortement applaudie par un appel à la fidélité à notre foi et à notre langue.

M. Arthur Gosselin et un choeur chantent ensuite le "Réveil de l'exilé". Melle Marie-Louise Pélissier rend "Mon coeur s'ouvre à ta voix", extrait de Samson et Dalila. Le choeur du Juniorat et M. Papineau exécutent un chant fort applaudi. Après une charmante et délicieuse déclamation par Mme Ed. Bourque, Melle Thérèse Hamel chanta "Le Sais-tu?" M. Ed. Gosselin nous donna un solo de violon et Melle A Patenaude chanta "Evangeline".

Au nom des paroissiens du Sacré-Coeur, M. Collon, président de la Commission Scolaire, lut l'adresse suivante:

A Sa Grandeur Monseigneur A. Béliveau, Evêque auxiliaire de Saint-Boniface.

Monseigneur,

En ce jour heureux, où la Société de l'Assomption, représentant les Acadiens, ces martyrs proscrits de 1755, et la Société Saint-Jean-Baptiste, représentant les Canadiens-français, ces descendants des héros du vieux Québec, ont voulu, en frères inséparables, avec leurs chants patriotiques de "Ave Maris Stella" et de "O Canada", vous témoigner tous leurs sentiments de bonheur et de reconnaissance de votre présence à leur fête de famille, permettez-moi, comme membre de Commission paroissiale et scolaire, de me joindre à eux pour vous présenter le plus sincère et le plus enthousiaste salut de bienvenue au nom de tous les paroissiens du Sacré-Coeur de Winnipeg, au cri de leur fervente devise: "Coeur Sacré de Jésus, j'ai confiance en Vous"; et, de plus, de vous exprimer toute leur joie de votre investiture à la dignité épiscopale dont vous étiez si digne par vos mérites.

Permettez-moi également, Monseigneur, de vous dire toute notre satisfaction de cette nomination, car elle va donner deux protecteurs à notre chère paroisse, persuadés que vous adopterez avec amour cet enfant chéri, de son très aimé et très vénéré fondateur, Sa Grandeur Monseigneur Langevin.

Monseigneur, croyez à la fervente affection des paroissiens du Sacré-Coeur de Winnipeg qui vous prient d'agréer leurs plus sincères voeux de bonheur et de longue vie pour l'accomplissement de votre sainte mission et le bien des catholiques du Manitoba.

La Commission paroissiale et scolaire,

Par T. Collon, président.

Mgr Béliveau, vu l'heure avancée, y répondit brièvement en souhaitant spirituellement le bonsoir à tous les paroissiens du Sacré-Coeur.

L'on se sépara après le chant de O Canada.

M. Colon recommanda tout spécialement à l'auditoire la fête de la Sainte-Catherine, organisée par les Dames de Sainte-Anne au profit de l'école du Sacré-Coeur.

BENEDICTION D'UN CARILLON DE TROIS CLOCHES

Fannystelle réçoit la visite de Mgr Béliveau qui bénit les cloches de la nouvelle église.

A FANNYSTELLE, MAN

Présidée par Mgr A. Béliveau, Auxiliaire de Saint-Boniface

Il nous répugne de complimenter les paroissiens de Fannystelle sur leur esprit d'union et leur zèle en ce qui touche les oeuvres paroissiales, ce qui témoigne d'une foi vive et d'un attachement profond à la Sainte Eglise, tant les compliments sont devenus une affaire banale, une étiquette exigée par nos moeurs modernes.

Et pourtant, les gens de la paroisse du Sacré-Coeur de Fannystelle ont fait preuve "en ces dernières années", a dit Mgr Béliveau, d'une générosité peu ordinaire et d'un bon vouloir digne de tous égards nous pouvons dire en toute franchise, sans aucune flatterie, qu'ils ont donné un exemple à suivre.

"En avant! En avant, ligueurs du Sacré-Coeur! En avant tous et continuez à constater votre Mère la Sainte Eglise par une foi inviolable, par votre énergie à enrayer les maux de l'intempérance et tous les autres vices, par cet esprit d'union dans le bien qui fait et fera toujours votre force".

Le curé et les paroissiens, a dit Mgr Béliveau, ont voulu faire grand, beau et complet du premier coup, et nous ne doutons pas que le Dieu de toute majesté qui possède Ciel et terre, mais qui veut recevoir le témoignage extérieur des sentiments intérieurs qui animent ses créatures, voudra bien avoir pour agréable cette effort vraiment extraordinaire de générosité et rendre en pluie de



EGLISE DE FANNYSTELLE.

Cinquante familles obéissant à un sentiment religieux, ne jouissant pas des biens de la fortune—le pactole ne coule pas à la porte de ces robustes cultivateurs—mais fortement unis, ont construit en deux années deux belles églises, la première ayant été victime d'un incendie. Une belle école, sous la direction habile des Soeurs Oblates du Sacré-Coeur, fait l'orgueil de la paroisse.

Le bazar qui vient de se terminer a rapporté $1,140, et voilà qu'aujourd'hui, ces mêmes braves paroissiens, voulant faire plaisir à Dieu et à leur curé, dotent leur clocher d'un petit mais magnifique carillon de trois cloches, sorties des fourneaux de Paccard d'Annecy, Haute Savoie, France.

Il nous est agréable de donner ici les noms des donateurs de la plus grosse de ces cloches: ce sont MM. Alphonse Castagnier, Gédéon Couture, Polycarpe Côté, Arsène Hébert, Marcel Mollot et Joseph Piché, lesquels ont contribué chacun $50. Pour couvrir une partie des frais des deux autres cloches les Messieurs dont les noms suivent ont bien voulu eux aussi faire une généreuse offrande. De même que les donateurs, ils ont été parrains des cloches, lors de leur bénédiction. M. Henri Piché a donné $25 et MM. Alfred Hamel, Charles Syrenne, Joseph Hamel, Thomas O'Neill, Ernest Désilets, Eugène Coulombe, Adolphe Guyot, Alfred Piché, Pierre Painchaud, Ovide Dureault, Uric Boisvert, Almine Benjamin, Henri et Marcel Arnal ont contribué chacun dix piastres. Plusieurs autres paroissiens, non moins généreux mais plus dépourvus des biens de ce monde, ont versé de grand coeur, comme la veuve de l'Evangile, leur modeste contribution.

Ces différentes oeuvres font honneur à la paroisse de Fannystelle, et sont un exemple frappant de ce qu'une poignée d'hommes peuvent accomplir, quand ils sont inspirés par des sentiments de foi, et quand ils travaillent ensemble sous la conduite et la direction de leur curé dont la seule ambition est la gloire du Bon Dieu et le salut de leurs âmes.

Aussi bien, nous qui avons beaucoup voyagé et visité leur disons: "Vous êtes des fils de race, et des enfants dont l'Eglise est fière, bénédictions et au centuple ce qui est fait pour lui et pour la splendeur du culte catholique en cette partie du pays si fréquentée par ceux qui ne partagent pas votre foi.

En terminant, nous tenons à manifester notre admiration sur les magnifiques robes de baptême vraiment princières dont les cloches étaient ornées. La donatrice de la grosse cloche ont tenu à revêtir la leur de drap d'or, les Dames de Sainte-Anne revêtirent la seconde de soie rouge et les demoiselles, la troisième de soie blanche. La feuille d'érable, l'emblème nationale, faisait un bel effet sur chacune des cloches.

Sa Grandeur Mgr l'Auxiliaire, au banquet qui lui fut servi par les Dames de Sainte-Anne, sous la présidence de Mme Vve Guilbault, disait qu'il n'avait rien vu de plus beau et nous sommes heureux de citer ce témoignage venant d'un personnage aussi distingué dont la première visite en sa qualité d'évêque a causé une vive joie à toute la population de Fannystelle.

Puissent ces cloches, véritables anges des airs, en annonçant le carillon du baptême, les joies de la vie et en sonnant le glas funèbre des âmes fauchées par la mort, rappeler aux braves paroissiens de Fannystelle leur glorieux titre d'enfants de Dieu, et comme S. Louis, roi de France, trouver plus d'honneur à signer Louis de Poissy, d'après le lieu de son baptême que d'après son titre de roi de France.

Etaient présents à la bénédiction des cloches: Sa Grandeur Mgr A. Béliveau, évêque auxiliaire et administrateur; MM. les abbés Joseph Prud'homme, d.th., d.d.c., chancelier; Georges Bouillon, curé d'Eli et missionnaire colonisateur; L.-H. Hogue, curé de Starbuck; Josehp-Victor Joubert, procureur diocésain; J. Adonias Sabourin, d. th., curé de Sifton; Cyrille Allaire, curé de Haywood; Alexandre Lambert, diacre, assistant secrétaire.

On a remarqué avec plaisir parmi les étrangers MM. Irénée Benoit, contracteur de notre église et J. Alphonse Hudon, architecte. Il nous est agréable de profiter de la circonstance pour redire combien la paroisse est satisfaite de leurs travaux pour l'église paroisiale. Quiconque voudra se convaincre par lui-même sera le bienvenu à Fannystelle.

Le carillon a été mis en place le jour même de la bénédiction. MM. M. Boisvert et Alfred Hamel, nos menuisiers, ont effectué ce travail selon toutes les règles de l'art et à 4 heures M. le curé mettait en branle le nouveau carillon de Fannystelle.

Un témoin.

AU SACRE COEUR

M. et Mme Louis Delorme, de Clarence, Ont., sont en visite chez leur fils M. L.-A. Delorme, avocat.

* * *

Mme J.-P. Tremblay rue Spence, est partie pour une promenade dans la province de Québec.

* * *

Lundi soir, de la semaine dernière, M. et Mme A.-B. Desrochers, 456 rue Stella, ont célébré leurs noces d'argent. Ce fut l'occasion d'une nombreuse réunion d'amis de Winipeg et de Saint-Boniface. Il y eut discours, chant et musique.

La *Liberté* offre ses meilleures félicitations aux jubilaires.

* * *

Jeudi, ce setra la Sainte-Catherine. Ohé! la tire!

* * *

Mardi dernier, Mme J.-H. Tremblay, de l'avenue Wolseley, recevait, assistée de sa mère Mme Flanagan.

* * *

M. Auguste-Henri de Trémaudan, propriétaire et directeur du *Herald* de Le Pas, vient de céder son journal à une nouvelle compagnie. Il s'établira à Winnipeg.

TOMBOLA A ST-EUSTACHE

Elle donne la jolie somme de $1664.33

Saint-Eustache, Man., 15.—Notre tombola a remporté un succès qui dépasse les prédictions même des plus enthousiastes.

Les candidates ont été Melles Angéline Gervais, Clarinde Desjardins, Alexina Hogue et Amabel McDonnell. Melle Gervais est arrivée première avec $624.38, Melle Desjardins seconde avec $479.80, Melle Hogue troisième avec $408.60 et Melle McDonnell quatrième avec $151.55. Cela fait en tout le joli total de $1,664.33.

Le produit de cette tombola sera affecté au paiement de la dette de l'église. Du train que diminue cette dette, les aroissiens de Saint-Eustache pourront bientôt faire terminer très joliment l'intérieur de notre église.

Saint-Eustache compte 137 familles.

Nous devons des remerciements tout particuliers aux candidates et aux syndics de la paroisse pour l'activité dont ils ont fait preuve et l'intelligent concours qu'il apporte à leur dévoné curé.

Nos syndics sont MM. Alexandre Allard, Chs Gervais et Adjutor Rivard.

AU SACRE-COEUR

LA PAROISSE DU SACRE-COEUR. HEURES DES OFFICES PENDANT L'ANNEE

Le dimanche:

Messe basse à 8 heures.

Grand Messe à 10.30 heures.

Office du soir à 7.30 heures.

La semaine:

Première Messe à 7 heures, excepté le jeudi.

Deuxième messe à 8.30 heures. Les enfans de l'école assistent à cette messe.

Les confessions:

Tous les samedis à 4 heures et à 7.30 heures.

La veille des fêtes d'obligation.

La veille du premier vendredi du mois.

Tous les matins à l'heure des messes.

Les Sociétés:

Premier dimanche du mois à 7.30 heures p. m., exercice du Rosaire et réunion générale des Cadets du Sacré-Coeur.

Deuxième dimanche du mois à 7.30 heures p. m., réunion des Enfants de Marie.

Trosième dimanche du mois à 7.30 heures p. m., réunion des Dames de Sainte-Anne.

Quatrième dimanche du mois à 7.30 heures p. m., réunion de la Ligue des hommes.

La Société Saint-Jean-Baptiste a ses assemblées le 2me dimanche du mois à 3 heures.

L'Union Saint-Joseph le dernier mercredi de chaque mois à 8 heures p. m.

L'Alliance Nationale le 2me lundi de chaque mois à 8 heures p.m.

La commission scolaire le 3 me mercredi du mois à 8 heures p.m.

Le Choeur de chant a sa pratique régulière tous les vendredis à 8 h.

Le premier vendredi du mois le Saint-sacrement est exposé tout le jour de 8 heures a.m. à 8 heures p.m.

Messes à 7 et à 8 heures p.m. 7.45 heures, exercice de la Garde d'honneur.